

CLÉLIE,

HISTOIRE ROMAINE

Tome 7 - Hortense

MADELEINE DE SCUDÉRY



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome septième sur dix
Texte intégral

Hortense



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de «amour»), rien n'a été changé.

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

Durant que Clélie augmentait tous ses malheurs par la crainte d'être encore plus malheureuse, Valerius qui était alors seul consul, avait auprès de lui Herminius, Amilcar, et Zenocrate qui venait d'arriver de Clusium pour lui apprendre plusieurs nouvelles importantes et fâcheuses. Mais, comme il ne les disait d'abord qu'en tumulte, Valerius le pria de les vouloir dire un peu plus particulièrement. « Dites-moi donc auparavant, reprit Zenocrate, si vous voulez que je vous parle de Tarquin, de Porsenna et de la Princesse des Leontins, devant que de vous dire ce que je sais d'Aronce, dont le destin a sans doute été fort extraordinaire.

— Aronce est un si grand prince, reprit Valerius, il a si bien servi Rome à la bataille que nous venons de gagner, et il nous importe si fort que le Roi son père, ne soit pas dans les intérêts de nos ennemis, que je serai bien aise de savoir ce qu'il est devenu.

— En mon particulier, ajouta Herminius, l'amitié que j'ai pour ce prince me fait désirer ardemment d'apprendre son aventure !

— Et pour moi, dit Amilcar, comme je le connais de plus longtemps que vous, je l'aime sans doute encore davantage et j'ai plus de curiosité pour ce qui le touche que vous n'en pouvez avoir.

— Cela étant ainsi, répliqua Zenocrate, il faut donc que vous sachiez qu'à la fin de la bataille pendant ce combat de nuit, où les amis et les ennemis ne s'entreconnaissaient point et où il y eut une si grande confusion que tous les deux partis pensaient qu'ils étaient vaincus, Aronce ayant poursuivi, malgré l'obscurité, quelques-uns des ennemis, passa de l'aile droite de votre armée à l'aile gauche parce que ceux qui fuyaient ne sachant où ils allaient, prirent ce chemin-là pensant aller rejoindre les leurs. Mais comme ils s'aperçurent qu'ils se trompaient, ils changèrent le dessein de leur retraite. En cet instant Aronce qui ne savait pas que Sextus n'était plus à la bataille, crut avoir connu à la voix d'un de ceux qu'il poursuivait, qu'il était parmi eux ; si bien que la haine redoublant le désir opiniâtre qu'il avait de vaincre, il les poursuivit encore plus ardemment. Mais voulant joindre quelqu'un à lui pour exécuter mieux son dessein, il se mit à crier : « À moi ! Romains ! À moi ! C'est un fils de Tarquin qui veut se dérober à la faveur de la nuit ! » Ces paroles qu'Aronce prononça fort haut, furent entendues par Horace qui ne savait pas que son rival fût échappé de sa prison parce qu'il n'avait bougé de l'aile gauche, et que c'était à la droite que ce vaillant prince avait combattu tant que le jour avait duré. De sorte qu'Horace sans connaître la voix de son rival parce que l'agitation et la colère la lui changeaient, et qu'Aronce n'avait dit que trois ou quatre paroles, fut seulement où le désir de vaincre un fils de Tarquin l'appelait. Se joignant donc à Aronce sans

savoir qui il était, et secondant sa valeur, ils se mirent à poursuivre ceux qui se retiraient et qui, de temps en temps, tournant tête, témoignaient qu'ils avaient du cœur. Mais malheureusement pour Aronce et pour Horace, ils trouvèrent un gros de cavalerie de Veientins, où ceux qu'ils poursuivaient s'étant joints non seulement les arrêtèrent, mais les enveloppèrent aussi. Ce fut là qu'Aronce et Horace se trouvèrent en un épouvantable péril. Si bien que voulant s'exhorter l'un l'autre à vendre, du moins, leur vie bien chère à leurs ennemis, ils se parlèrent, se reconnurent à la fin, et virent qu'ils étaient encore plus ennemis entre eux qu'ils ne l'étaient de ceux qu'ils avaient poursuivis. Néanmoins, un désir de gloire et un sentiment de vertu les unissant, ils firent des choses qui surpassent toute croyance et plus d'une fois ils pensèrent percer ce gros qui les enveloppait, mais le cheval d'Aronce ayant été tué et son épée s'étant rompue en tombant, il fut pris prisonnier, si bien qu'Horace étant alors seul entre tant d'ennemis fut contraint de céder à la force, quoiqu'il sût bien que s'il tombait entre les mains de Tarquin, il était mort. Ainsi, ces deux rivaux se virent prisonniers de guerre ensemble. Ils furent mis l'un auprès de l'autre et donnés en garde aux mêmes soldats qui les ayant vus combattre comme étant d'un même parti, les laissèrent dire ce qu'ils voulurent sans les en empêcher. Je ne vous dirai pourtant pas cette conversation en détail, car j'ai plusieurs choses plus importantes à vous apprendre. Il suffira seulement que vous sachiez qu'Horace qui est généreux, se souvint toujours en parlant à Aronce qu'il lui devait la vie et qu'Aronce ne se démentit pas de sa générosité accoutumée en parlant à Horace. Mais l'un et l'autre ayant remarqué à l'accent de ceux dont ils étaient prisonniers, qu'ils étaient Veientins, ils jugèrent qu'ils n'en seraient point connus, car ni l'un ni l'autre n'avaient jamais été à Veies, et n'avaient pas fait un assez long séjour en Italie, quoiqu'ils en fussent, pour croire que ces Veientins pussent les avoir vus ailleurs. De sorte qu'ils s'entre-promirent de ne se découvrir point, et de travailler conjointement à leur liberté sans se promettre pourtant de cesser de se haïr, car ils ont un différend qui apparemment ne peut finir qu'avec leur vie. En effet, ceux à qui on les avait donnés en garde voulant savoir qui ils étaient, demandèrent à Aronce qui était Horace, et à Horace qui était Aronce, pensant mieux tirer la vérité de cette sorte qu'autrement. Horace leur répondit qu'Aronce était un Sicilien qui était venu à Rome depuis la guerre, et Aronce leur dit qu'Horace était dans les troupes d'Ardée qui étaient venues servir Rome depuis que Tarquin avait été contraint de lever le siège. De sorte que ne doutant pas de leur parole, on les garda sans y apporter un soin extraordinaire et on les fit marcher l'un auprès de l'autre. Comme ces Veientins virent qu'il n'y avait plus des leurs qui se vinssent joindre à eux, ils songèrent à faire leur retraite devant que le jour parût. Ils prirent donc le chemin de Veies, vers où toute cette armée en déroute se retirait, et ils ne furent pas plutôt au pied de la montagne sur laquelle cette fameuse ville est bâtie, qu'ils surent que le peuple voyant revenir cette armée en désordre, et croyant encore la défaite plus grande qu'elle n'était, avait fermé les portes en tumulte et disait qu'il ne

fallait point recevoir les troupes de Tarquin, mais seulement celles qu'on lui avait données, ajoutant hardiment qu'il s'était entendu avec les Romains pour les faire tailler en pièces. Il est vrai que les principaux de Veies qui raisonnaient plus juste que cette multitude effrayée, voulurent s'opposer à cette sédition, mais il n'y eut pas moyen de l'arrêter d'abord ; ainsi il fallut que Tarquin campât au pied de la montagne, pendant qu'il envoya négocier avec ceux qui pouvaient calmer ce peuple irrité. Durant cela on mit Aronce et Horace dans une même tente, où ils espèrent n'être point connus, parce que comme je l'ai déjà dit, ceux qui les gardaient étaient Veientins. Car encore que ceux de la ville voulussent bien recevoir leurs troupes, ceux qui gouvernaient ne jugèrent pas à propos de les séparer de celles de Tarquin, ainsi l'armée entière était campée hors de la ville, et elle y fut un jour et une nuit devant que ce tumulte fût apaisé. Mais à la fin, l'adresse de ceux qui agissaient pour Tarquin ayant fait venir les habitants de Veies à quelque accommodement, ils voulurent pour leur sûreté et pour satisfaire la haine qu'ils avaient depuis tant d'années contre les Romains, que Tarquin remît en leur puissance, ce qui se trouverait de prisonniers faits à la bataille. On leur fit alors comprendre que la défaite n'était pas si grande qu'on l'avait cru. Ils voulurent aussi que Tarquin s'engageât à faire déclarer d'autres États pour lui, et à le faire dans un mois, à faute de quoi ils l'abandonneraient et s'accommoderaient avec Rome s'ils le jugeaient à propos. Ces choses étant donc résolues ainsi, Tarquin fit conduire devant lui tout ce qui se trouva de prisonniers dans les divers quartiers de son armée, afin de les mener lui-même à Veies, et ceux qui eurent cet ordre furent à la tente où l'on gardait Aronce et Horace qui s'entretenaient de la plus triste manière du monde. Car se haïssant, et leur propre intérêt et leur propre générosité ne voulant pas qu'ils se querellassent en l'état où ils étaient, ils ne se parlaient civilement qu'en se faisant une contrainte étrange. « De grâce, dit Aronce à son rival dès qu'il trouva lieu de lui parler sans être entendu que de lui, dites-moi en quel état était Clélie quand vous êtes parti de Rome, je n'en serai pas plus aimé pour cela, et j'en serai seulement un peu moins misérable.

— Clélie, reprit Horace, est toujours belle, toujours charmante et pour vous dire quelque chose de plus doux pour vous, ajouta-t-il en soupirant, toujours inexorable au plus fidèle et au plus passionné de ses amants.

— Mon absence a donc changé son cœur pour moi, reprit Aronce, car elle n'a sans doute point d'amant de qui la passion puisse être comparée à la mienne.

— Si elle avait choisi le plus amoureux et qu'elle n'eût pas cherché le plus honnête homme, répliqua Horace, j'occuperais dans son cœur la place que vous y avez, et je n'aurais pas le malheur que j'ai d'être haï de ma maîtresse, d'être obligé à mon rival, de l'estimer et d'avoir de l'admiration pour sa vertu, malgré la haine que l'excès de mon amour me donne. La cruauté de mon destin, ajouta-t-il, veut même que je vous aie une nouvelle obligation à tous les moments que je respire, car enfin vous n'avez qu'à dire que je suis Horace, pour vous défaire d'un rival. En effet, la haine que Tarquin a pour moi est sue si générale-

ment par toute l'Italie, que je serais à l'instant même mis entre les mains du plus cruel ennemi qui ait jamais été, si vous m'aviez fait connaître ; ainsi on peut dire que je vous dois la vie à tous les moments.

— Mais comme je puis dire qui vous êtes, reprit généreusement Aronce, vous pouvez aussi dire qui je suis, ainsi ma générosité n'a nul avantage sur la vôtre en cette rencontre, et je ne vous mets pas cette obligation en compte.

— Non, non, répliqua Horace avec un air assez chagrin, la chose n'est pas égale entre nous, car je perdrais la vie si vous me découvriez, et quand je vous aurais découvert, l'intérêt de Tarquin l'empêcherait de vous maltraiter.

— Ha ! Horace, s'écria Aronce, j'aimerais mieux en l'état où sont les choses, perdre la vie que de me revoir sous le pouvoir de Tarquin, et je serais plus à plaindre d'être une seconde fois son prisonnier, que d'être mort, ainsi je souhaite passionnément de demeurer captif des Veientins. »

Comme ils en étaient là, on les vint prendre pour les conduire où l'on conduisait les autres prisonniers. Ils demandèrent alors où on les menait, et comme on leur dit en général que c'était à Veies, ils s'en réjouirent au lieu de s'en affliger. Mais lorsqu'ils arrivèrent devant la tente de Tarquin où il y avait déjà environ cent prisonniers, ils furent étrangement surpris, principalement lorsqu'ils virent ce fier tyran sortir de cette tente pour les voir passer, et pour les aller ensuite conduire à Veies. Il y avait déjà assez longtemps qu'il n'avait vu Horace qui était fort changé et par ses voyages, et par ses chagrins, ainsi il ne le discerna pas dans la foule des prisonniers. Mais comme il y avait peu de jours qu'il avait vu Aronce, il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui qu'il le reconnut, car il avait su le matin qu'il était sauvé de sa prison. Faisant donc alors un grand cri, « Que vois-je, dit-il en s'approchant avec précipitation de ce malheureux prince, serait-il bien vrai que tout vaincu que je suis, je pusse avoir la satisfaction de revoir le fils de Porsenna en ma puissance ? »

Aronce voyant bien alors qu'il lui était impossible de se cacher, s'avança vers Tarquin, et par une générosité sans égale, il cacha son rival en s'avançant, son grand cœur ne pouvant souffrir qu'il exposât la vie d'un si vaillant homme à la cruauté du tyran. Mais en s'avançant, il tourna la tête pour un moment et regardant Horace en abaissant la voix : « Souvenez-vous, lui dit-il, de ce que je fais pour vous aujourd'hui si la fortune vous ramène auprès de Clélie. »

Après quoi, allant au-devant de Tarquin qui venait vers lui, sans prendre garde à pas un des autres prisonniers, « Il n'est que trop vrai, lui dit-il, que je me retrouve dans vos fers, mais à n'en mentir pas j'y suis avec quelque consolation puisque mon vainqueur a été vaincu et que je puis croire sans vanité avoir contribué quelque chose à sa défaite. »

Tarquin voyant avec quelle fermeté Aronce lui parlait, pensa le traiter en rival et en ennemi mais cette politique qui avait toute sa vie donné des lois à toutes ses passions, retint sa fureur et modéra sa réponse. « Comme vous êtes fils d'un roi pour qui je veux avoir beaucoup de considération, reprit-il, j'écoute ce que vous me dites de trop dur comme une chose que la douleur de porter des fers

vous fait dire ; mais pour vous témoigner que Porsenna m'empêche de prendre garde aux paroles d'Aronce, je vous déclare que je ne vous traiterai pas comme un homme que j'ai vu dans le parti de mes sujets rebelles, l'épée à la main contre moi, mais comme le fils d'un grand roi à qui je prétends avoir de l'obligation, et qui m'aidera à punir l'insolence de ceux pour qui vous avez combattu. »

Et en effet, Tarquin sans attendre de réponse commanda qu'on séparât ce prince des autres prisonniers, et qu'on le menât dans sa propre tente jusqu'à nouvel ordre. Ensuite de quoi, il marcha à la tête de tous ces captifs et fut droit à Veies suivi d'une partie des troupes, c'est-à-dire moitié Veientines et moitié Tarquiniennes, car la chose avait été résolue ainsi.

Comme le peuple se laisse aisément toucher par ce qu'il voit, la vue de ces prisonniers que Tarquin conduisait dans Veies comme s'il eût vaincu, changea l'assiette de l'esprit des habitants de cette ville. Joint que Tarquin faisant adroitement publier à l'heure même que le fils du roi d'Étrurie était en sa puissance et que Porsenna serait infailliblement dans ses intérêts, cela servit à apaiser le peuple. Il fit même encore davantage, car comme il est accoutumé à ne craindre pas d'irriter les dieux, il fit dire à Veies par plusieurs des siens que cette prétendue voix qu'on disait avoir entendue après la bataille, était une supposition, ajoutant même plusieurs railleries sur ce que cette voix avait dit qu'il en était mort un de moins du côté des Romains que du sien. De sorte que ce même peuple qui avait fermé les portes à Tarquin, le reçut avec applaudissement et les choses allèrent si bien pour ce prince que le lendemain, toutes ses troupes furent reçues dans Veies. Pour gagner davantage le cœur des Veientins, il déclara qu'il ne voulait point que lui ni les siens eussent nulle part aux prisonniers, si bien qu'ils furent alors partagés entre les chefs Veientins. Ainsi Horace est présentement esclave de quelque particulier de Veies qui ne le connaît pas pour être ce qu'il est. Mais pour Aronce, il fut conduit le lendemain dans la ville et mis en une tour où il fut gardé soigneusement quoiqu'on l'y servît pourtant avec beaucoup de respect. Cependant, Tarquin ayant été en personne au conseil, proposa d'envoyer deux Veientins et deux des siens vers Porsenna, pour lui demander assistance après lui avoir offert de lui remettre Aronce entre les mains, même sans condition. Et en effet, la chose fut résolue et exécutée de cette sorte. Mais avant que de passer outre, il faut que je vous rende compte de mon voyage avec Artemidore.

Vous saurez donc que nous arrivâmes à l'entrée de la nuit à Clusium et que sans perdre temps sachant que la Princesse des Leontins était logée dans le palais du roi, nous envoyâmes un esclave assez adroit pour lui porter un billet du Prince son frère, dont elle reconnut bientôt l'écriture. Mais comme il l'a prié de faire un grand secret de son arrivée à Clusium parce que si elle était sue du Prince des Leontins il en serait encore plus irrité contre lui, elle n'en dit rien, et chercha seulement les voies de pouvoir donner audience à ce prince sans donner aucun soupçon de ce qu'il était. Pour cet effet, elle lui écrivit qu'il allât le len-

demain se promener dans un jardin du roi qui est hors la ville, du côté que Porsenna fait bâtir son tombeau, qui sera une des merveilles du monde quand il sera achevé. Vous pouvez penser que nous ne manquâmes pas à cette assignation. L'heure en étant donc venue, nous vîmes arriver la Princesse des Leontins, suivie de ses filles seulement, mais afin que la chose se fit avec plus de secret, elle n'en appela qu'une pour la suivre. Laissant les autres dans un grand parterre, elle vint nous trouver dans une allée où elle avait prié Artemidore de l'attendre, car encore que nous n'eussions jamais été dans ce jardin, elle nous avait marqué si précisément les choses qu'elle voulait que nous fissions, que nous n'y pouvions manquer. Je ne m'arrêterai point à vous dire combien l'entrevue de cette princesse et d'Artemidore fut touchante, ni de quelle manière cette admirable personne eut la bonté de me recevoir, car les intérêts d'Artemidore, ceux de cette princesse et les miens n'ayant rien de commun avec ceux de Rome, je ne dois pas vous en entretenir. Mais ce que je puis vous dire de plus vrai, est que quand nous serions Romains, nous n'eussions pu lui parler plus fortement pour les intérêts de Rome que nous lui parlâmes. Nous la conjurâmes donc de vouloir nous instruire de l'état des choses, de vouloir nous aider à empêcher que Porsenna ne protégéât Tarquin, et de faire au contraire qu'il assistât Rome. « Vous n'ignorez pas, nous dit-elle, que je suis obligée à Porsenna qui me donne asile dans sa Cour, et que j'ai des obligations infinies à la Reine de Clusium. C'est pourquoi je vous déclare que je ne puis jamais être capable de faire rien contre eux, quoique je connaisse par ce que vous dites que vous avez inclination à servir Rome. Je vous avoue même que j'ai de l'aversion pour Tarquin, et que l'aventure de Lucrece a mis tous les Tarquin en horreur auprès de toutes les femmes qui ont de la vertu. Mais après tout, je suis et je dois être dans les intérêts de Porsenna.

— Ce que nous vous demandons, répondit Artemidore, n'est point opposé aux intérêts du Roi de Clusium, puisque nous souhaitons qu'il prenne le parti le plus juste.

— Je souhaite que cela soit ainsi, reprit cette sage princesse, et je vous promets de n'oublier rien pour vous contenter. Le roi me fait sans doute l'honneur de me considérer, ajouta-t-elle, mais comme il ne me consulte pas sur la conduite de son État, ce n'est pas directement auprès de lui que je prétends vous servir. Galerite, poursuivit cette princesse, a sans doute assez de bonté pour moi pour souffrir que je lui parle de toutes sortes de choses et il y a peu d'hommes de considération dans cette Cour, auprès de qui je n'aie quelque crédit. Mais ce que je vous puis dire en général, c'est qu'encore que Porsenna n'ait pas répondu précisément aux premières propositions qu'on lui a faites et pour Tarquin et pour Rome, et qu'il ait laissé les choses en suspens jusqu'à ce qu'il ait vu le succès du commencement de la guerre, je ne laisse pas de croire qu'il se déclarera plutôt pour le plus faible, que pour le plus fort et plutôt pour un roi chassé tout injuste qu'il est, que pour une république naissante, quoique ceux qui la gou-

verment soient des gens de grande vertu. Je ne vous dis pas cela, poursuit cette princesse, sans l'avoir ouï-dire à des personnes qui le savent bien. »

Ensuite nous dîmes encore à cette généreuse personne tout ce que nous crûmes lui devoir dire pour la confirmer dans le dessein qu'elle avait de nous servir. Nous y joignîmes même pour lui attendrir le cœur, l'intérêt d'Aronce et de son amour, et nous la laissâmes aller, après qu'elle nous eût promis de nous donner occasion de la voir tous les jours en quelque lieu, afin de savoir par elle ce que nous désirions d'apprendre. Mais sans perdre temps à vous dire des choses inutiles, vous saurez qu'Artemidore et moi vîmes enfin arriver ces envoyés de Tarquin et ces Veientins que Porsenna reçut avec toute la joie imaginable lorsqu'il sut d'eux qu'Aronce serait en sa puissance dès qu'il le voudrait. Galerite en eut aussi une satisfaction extrême, et toute la Cour s'en réjouit. De sorte que comme la joie est une disposition favorable pour obtenir ce que l'on désire, lorsque ces Veientins et ces envoyés de Tarquin demandèrent à Porsenna qu'il renouvelât l'alliance qu'il avait autrefois avec le roi de Rome et les Veientins, et qu'il fit ligue offensive et défensive avec eux, il ne rejeta pas leur proposition, et il demanda seulement deux jours pour délibérer sur cette importante affaire. Comme la Princesse des Leontins est adroite, qu'elle voudrait pouvoir servir Aronce selon son intention, et qu'elle eût bien voulu pouvoir faire ce qu'Artemidore et moi lui conseillions, elle n'oublia rien de tout ce qu'elle crut pouvoir servir à son dessein. D'abord elle se réjouit avec Galerite du prochain retour d'Aronce mais après lui avoir témoigné obligeamment la part qu'elle prenait à tout ce qui la touchait, elle vint insensiblement à parler de cette alliance qu'on prétendait renouveler. « Pour moi, lui dit alors Galerite, je vous avoue que si Aronce n'était point entre les mains de Tarquin, je serais au désespoir que le roi entra dans les intérêts d'un tyran qu'il semble que les dieux aient abandonné. Mais quand je songe que le Prince mon fils, est en sa puissance et qu'il offre de le rendre sans condition, je ne vois pas qu'il fût honnête, ni même qu'il fût possible de refuser ce que Tarquin désire de Porsenna.

— Mais, Madame, reprit la Princesse des Leontins, il me semble qu'il est assez dangereux de se ranger du parti le plus faible et le plus injuste, et que si le roi agissait sans préoccupation, il retirerait le Prince son fils des mains de Tarquin sans s'engager en une guerre dont il n'a que faire et dont le succès peut être douteux. Il lui serait même plus glorieux d'être en état d'être le médiateur des intérêts de ses voisins, que de prendre parti contre Rome que les dieux favorisent présentement. Pour les particuliers, ajouta-t-elle, il leur est souvent honteux de suivre la fortune et de se ranger toujours du parti des plus forts, mais dès qu'il s'agit du bien public on peut sans honte se ranger du côté des plus heureux, quand on le peut sans violer le droit des gens. De sorte que Porsenna n'étant engagé ni avec les uns ni avec les autres, il me semble, comme je l'ai déjà dit, qu'il pourrait ne s'engager point en une guerre où il n'a point d'intérêt. »

La Princesse des Leontins dit encore beaucoup d'autres choses que je ne vous redirai point, car c'est assez que vous sachiez que quoique Galerite lui résistât au commencement, elle l'amena pourtant dans son sens. Elle fit même davantage, puisqu'elle fit savoir à quelques-uns des principaux de cette Cour-là, que ce serait servir importamment Aronce, que d'empêcher Porsenna de prendre le parti de Tarquin. Si bien que regardant ce prince comme devant un jour être leur roi, ils se résolurent à s'opposer à cette alliance, autant que le respect qu'ils devaient à Porsenna le leur permettrait. Enfin, Galerite étant dans les sentiments que la Princesse des Leontins lui avait inspirés, obligea un homme de la première qualité qui est sa créature, et qui s'appelle Tiburse, à tâcher de s'opposer au dessein de Porsenna. Pour cet effet, il dit au roi toutes les raisons apparentes qui pouvaient servir à son intention. Je ne vous dirai pas exactement quelles elles étaient, parce que c'était à peu près celles que j'ai déjà dites. Il en ajouta pourtant encore d'autres avec beaucoup d'ardeur, insistant principalement sur le malheur de Tarquin, et sur ses crimes. « Croyez-moi, Seigneur, lui disait cet officieux ami, il est assez dangereux d'entreprendre de protéger un misérable qui mérite son infortune, principalement contre des gens accoutumés à le vaincre, et de qui la vertu semble mériter la victoire qu'ils ont remportée sur lui. Vous avez sans doute eu autrefois alliance avec Tarquin, mais c'était comme roi de Rome ; ainsi on peut dire que c'était plus avec Rome qu'avec lui que vous l'aviez contractée.

— Ah ! Tiburse, s'écria Porsenna, vos conseils sont également opposés à la générosité et à la politique.

— Mais Seigneur, reprit Tiburse, la politique ne veut-elle pas qu'on opprime ceux qui sont les plus aisés à opprimer ?

— Au contraire, reprit Porsenna, elle veut qu'on pense à opprimer ceux dont on pourrait être opprimé. Aussi est-ce pour cela qu'il importe à la grandeur de l'Étrurie, que Rome ne devienne pas si puissante qu'elle fasse trembler ses voisins et il se faut bien garder d'aller nous-même aider à forger des fers pour ceux qui nous suivront.

— Mais quand vous aurez vaincu en cette guerre, reprit Tiburse, vous n'aurez pas vaincu pour vous et vous ne vaincrez que pour Tarquin que vous remettrez sur le trône, car connaissant la grandeur de votre âme, si vous êtes le plus fort, vous lui remettrez le sceptre à la main et vous aurez toujours un puissant voisin.

— Il est vrai, répliqua Porsenna, mais ce sera un voisin attaché à mes intérêts par les siens propres, joint que comme la guerre aura épuisé Rome et en soldats et en richesses, il ne me sera pas aussi redoutable que Rome me le serait si j'abandonnais Tarquin. Car enfin, il est certain que comme il y a des aversions naturelles entre certaines personnes, il y a aussi une espèce de haine cachée entre les républiques et les monarchies.

— Au contraire, reprit Tiburse, il me semble que les peuples pour l'ordinaire souhaitent ce qu'ils n'ont pas, et que chaque particulier désire ordinairement la

domination qu'il n'a pas éprouvée, s'imaginant qu'elle est plus douce que celle sous laquelle il est né.

— Quand je parle comme je fais, reprit Porsenna, je n'entends pas parler de la multitude, j'entends parler de ceux qui gouvernent. Et puis à n'en mentir pas, un roi malheureux doit exciter de la pitié dans le cœur de tous les rois, et dès qu'il s'agit de la souveraine puissance, je suis persuadé que tout souverain doit s'intéresser pour celui à qui l'on veut ôter la royauté. En effet, un frère n'est pas si obligé d'assister son frère qu'un roi d'assister un autre roi qui fait la guerre à des sujets qui l'ont chassé.

— Mais Tarquin est un tyran ! reprit Tiburse,

— Tarquin est un homme violent, répondit Porsenna, mais la fortune l'ayant fait régner longtemps paisiblement et avec beaucoup de gloire, ce n'est pas à moi à juger de son droit au trône de Romulus, mais c'est à moi à l'y remettre. En effet, ne voyez-vous pas que Tarquin tout couvert de crimes, ne laisse pas de voir périr le plus vertueux de tous les hommes, seulement parce qu'il l'a renversé du trône ? Car enfin, Brutus n'est sans doute mort que pour cela, Colatin a sans doute aussi été chassé de Rome pour la même raison, et si Tarquin n'a pas eu l'avantage jusqu'ici c'est assurément que les dieux veulent qu'un roi ait la gloire de lui remettre le sceptre entre les mains. Ne considérez-vous pas, ajouta-t-il, que si je laisse changer le gouvernement de Rome, mon état se trouvera enchâssé entre plusieurs républiques, qui s'accorderont pour me détruire à la première occasion que la fortune leur en donnera ? Il vaut donc bien mieux faire une action généreuse et pleine d'éclat puisque j'y trouve tout à la fois de la gloire et de l'utilité. Joint que toutes les fois que je pense que mon fils aime une simple Romaine et qu'il a la faiblesse de la vouloir épouser malgré moi, j'y trouve un nouveau sujet de haïr Rome. Et puis, de quel front pourrais-je demander mon fils, et refuser assistance à ceux qui me le rendent ? Non, non, Tiburse, ajouta-t-il, je ne puis pas changer d'avis et dans les sentiments où je suis, je trouve plus glorieux de rendre un royaume que d'en conquérir un pour le garder. Ne vous opposez donc pas davantage à un dessein inébranlable, et préparez-vous seulement à m'aider à vaincre.

— Mais, Seigneur, reprit Tiburse, que dira-t-on de voir un roi si plein de vertu protéger des princes si vicieux ?

— La misère, répliqua Porsenna, efface tous les vices des rois et dès qu'ils sont malheureux, il faut respecter leur condition sans considérer leurs défauts, car autrement la chose aurait de trop dangereuses conséquences pour les souverains qui, à n'en pas mentir, sont quelquefois moins vertueux que beaucoup de leurs sujets. Enfin Tiburse, la politique et la gloire veulent que je fasse ce que je suis résolu de faire. Ne m'en parlez plus je vous en conjure. »

Après cela, Tiburse fut contraint de se taire et de rapporter à Galerite que Porsenna était résolu de protéger Tarquin et de se joindre à lui et aux Veientins, pour faire la guerre à Rome. Et en effet, ayant rendu une réponse favorable à ceux que Tarquin et les Veientins avaient envoyés vers lui, deux d'entre eux

partirent pour aller porter cette grande nouvelle au tyran, et pour aller quérir Aronce. Si bien que Tarquin voulant presser la chose, donna ses ordres pour faire conduire Aronce sûrement de Veies à Clusium, et commanda cinq cents chevaux de la cavalerie Veientine pour l'escorter.

Cependant, comme la Princesse des Leontins nous avertit de l'état des choses, après avoir cherché inutilement les voies de trouver quelque obstacle au dessein de Porsenna, il fut résolu qu'Artemidore demeurerait à Clusium afin de tâcher de servir Aronce quand il y serait arrivé, et que je viendrais vous avertir de ce qui se passe dans cette Cour. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que Porsenna au lieu de faire préparer un appartement dans son palais pour le Prince son fils, a fait redoubler la garnison du château de l'île des Saules, qui est au milieu du lac de Thrasimène, où Galerite a autrefois été si longtemps prisonnière, afin d'y mettre ce prince quand il sera arrivé. De sorte qu'on peut dire qu'il ne fera que changer de prison, et qu'il aura la douleur d'être captif au même lieu où il est né. Il est vrai que sa vie sera en sûreté, car on sait bien qu'on ne le gardera que parce que s'étant sauvé de Clusium une fois, Porsenna craint que l'amour ne l'oblige une seconde à faire la même chose. Mais enfin, pour abrégé mon discours, vous saurez que le jour de mon départ étant résolu, je partis de Clusium pour venir ici. À peine eus-je fait six mille, que traversant un bois, je trouvai cette cavalerie des Veientins qui faisait escorte à Aronce et je trouvai Aronce lui-même qui pendant que l'on raccommoait quelque chose à la bride de son cheval, était descendu et se promenait en rêvant. Mais comme quelques-uns d'entre eux m'arrêtèrent, je quittai mon accent romain que j'ai assez pur quand je le veux, et je leur dis que j'étais un étranger qui n'étant de nul parti, voyageais par toute l'Italie. Je dis cela si haut, qu'Aronce m'entendant me reconnut, quoique je déguisasse un peu ma voix, mais comme il jugea bien par ce que je disais qu'il ne fallait pas qu'il fit semblant de me connaître sur le prétexte de vouloir voir s'il savait bien encore parler la langue du pays dont il disait qu'il voyait bien que j'étais, il se mit à me parler en ma langue naturelle, qu'il sait fort bien. De sorte qu'étant assuré par lui que les Veientins qui l'environnaient n'étaient pas des gens qui fussent de langue étrangère, il me dit ce qui lui était arrivé. Il me demanda des nouvelles de Clélie, de tous ses amis, et de Celere qu'il avait laissé en prison à Tarquinies et je lui dis ensuite les sentiments du Roi son père, dont il fut bien affligé. Il me chargea de vous assurer et tous ses amis aussi, de la continuation de son amitié et d'assurer Clélie de sa constance. Après quoi, ayant été obligé de remonter à cheval, je le vis partir avec douleur, je vis dans ses yeux un déplaisir infiniment grand, et je repris le chemin de Rome où je suis arrivé heureusement, avec l'intention de retourner vers la Princesse des Leontins pour vous y rendre tout le service que je pourrai, si vous le jugez à propos. « J'avais bien toujours cru, reprit Valerius, que Porsenna assisterait Tarquin,

— Et j'avais toujours bien pensé, ajouta Herminius, qu'il serait plus difficile de détruire ce prince qu'on ne se l'imaginait.

— Pour moi, poursuit Amilcar, je ne m’amuse jamais à prévoir les événements fort éloignés, car pour l’ordinaire la fortune se moque de la prévoyance humaine, elle fait arriver ce qu’on n’a point prévu et ce qu’on a appréhendé n’arrive quelquefois jamais. Il vaut donc mieux songer bien prudemment aux choses présentes, et sans espérer ni craindre, attendre l’avenir avec une fermeté incapable de s’ébranler par nulle sorte d’accidents. Car encore que je trouve qu’il soit bon de n’en prévoir aucun avec inquiétude, je trouve pourtant qu’il est fort avantageux d’avoir l’esprit préparé à tout afin de n’être surpris de rien. Aussi est-ce pour cela que je veux qu’on ait une prévoyance générale, mais non pas une prévoyance particulière qui traîne toujours la crainte et l’incertitude avec elle.

— Pour commencer de mettre en pratique l’avis d’Amilcar, reprit Valerius, il se faut bien garder de témoigner au peuple qu’on craint Porsenna quand il saura qu’il prend le parti de Tarquin. C’est pourquoi il faut avec adresse cacher même une partie de l’extrême douleur que la mort de Brutus nous cause, et tâcher de remettre dans l’esprit du peuple une certaine confiance qui lui soit un présage de la victoire. »

Et en effet, Valerius qui avait déjà commencé de faire bâtir une belle maison au mont Velie, augmenta le nombre des ouvriers qui y travaillaient, afin de faire juger par-là qu’il n’appréhendait pas le succès de la guerre puisqu’il s’occupait à une chose qui demande la paix et l’abondance. Il songea même pour cette raison à instituer les jeux qu’on appelle les jeux séculaires, parce qu’on ne les célébrait qu’une fois en un siècle, s’imaginant que ces diverses choses feraient un bon effet et parmi les Romains, et parmi les ennemis.

Cependant, Zenocrate au sortir de chez Valerius, fut avec Amilcar et Herminius chez Sulpicie qui était alors auprès d’Octave, où Clélie était aussi. Un peu après qu’il y fut il s’approcha d’elle, car on ne parlait point à Octave qui était trop malade, et lui dit de la part d’Aronce toutes les choses obligeantes dont ce prince l’avait chargé. Il lui apprit qu’Horace était à Veies, et Aronce à Clusium. Que l’un était esclave d’un Veientin et l’autre prisonnier à l’île des Saules, de sorte que comme Clélie avait infiniment de l’esprit, elle connut bien les suites fâcheuses où cette aventure l’exposerait. Elle eut pourtant quelque consolation de ce qu’Horace était éloigné d’elle, mais comme elle avait une générosité délicate, quelque tendresse qu’elle eût pour Aronce, il lui semblait qu’elle faisait quelque chose contre la bienséance d’écouter ce que Zenocrate lui disait de ce prince dans le doute où elle était, s’il était vrai que ce fût lui qui eût blessé Octave. De sorte qu’elle changeait de couleur, et n’osait presque rien demander à Zenocrate, quelque envie qu’elle en eût. Mais comme Octave entendait une partie de ce que Zenocrate disait à Clélie, quoiqu’il parlât assez bas et que malgré son mal il remarqua les sentiments de cette vertueuse fille, « Non, non, ma sœur, lui dit-il généreusement d’une voix faible, ne craignez point de vous informer d’Aronce, si la blessure que j’ai reçue m’a été donnée de sa main il n’en est pas coupable envers Octave, et c’est le Prince de Numidie

qu'il a blessé, c'est son rival et non pas votre frère, et si Clelius était dans mes sentiments il n'en haïrait pas Aronce, quand même j'en devrais mourir.

— Ce que vous dites est si généreux et si beau ! s'écria Herminius qui l'avait entendu, que je suis assuré que les dieux conserveront la vie à un homme qui conserve l'équité en une occasion où il est assez difficile d'être équitable. »

Clélie fut bien aise qu'Herminius eût répondu, parce qu'étant aussi sage qu'elle était, elle eût eu quelque peine à répondre d'une manière dont elle eût été tout à fait contente. Il eût pourtant, à la fin, fallu qu'elle eût dit quelque chose, si Clelius ne fût pas entré, mais sa présence faisant changer de discours, ce père affligé après avoir demandé à son fils comment il se portait, fut vers Zenocrate pour lui demander quelles nouvelles il avait apportées. Zenocrate qui venait d'apprendre qu'on croyait qu'Aronce avait blessé Octave, et que Clelius l'en haïssait sans considérer que s'il l'avait fait ç'avait été innocemment, se trouva fort embarrassé. Il lui dit pourtant ce que ce prince lui avait dit d'obligeant pour lui, et pour Clélie, afin de lui témoigner par-là qu'Aronce ne croyait pas avoir rien fait contre lui. « Ha ! Zenocrate, s'écria Clelius, je ne veux rien écouter de la part d'un homme qui a teint l'épée que je lui avais donnée dans le sang de mon fils, et quand même il l'aura blessé comme son rival, je ne le verrai de ma vie. C'est pourquoi, je suis bien aise qu'il ne soit pas en pouvoir de revenir à Rome, car je lui aurais défendu ma maison s'il y fût revenu. »

Clélie écoutait ce que Clelius disait avec une douleur extrême. Sulpicie connaissant l'humeur de Clelius, n'osait même s'y opposer, et Octave s'étant tourné de l'autre côté, après avoir parlé si généreusement, n'écoutait plus ce qu'on disait dans sa chambre. Mais ce qui acheva de donner bien de la douleur et à Sulpicie et à Clélie, fut que Clelius n'eut pas plutôt su qu'Horace était prisonnier à Veies, qu'il dit qu'il fallait qu'il essayât de le délivrer par le moyen d'un illustre Veientin qui était de ses plus anciens amis. Comme Horace était très brave et qu'il pouvait être fort utile pour maintenir la liberté de Rome, ni Herminius, ni Amilcar, ni Zenocrate, ne s'opposèrent pas à son dessein, et ne s'y pouvaient pas opposer avec honneur, quoiqu'ils fussent amis d'Aronce. De sorte qu'il n'y avait que Sulpicie et Clélie qui par leur silence, témoignaient assez que la liberté d'Horace n'était pas l'objet de leurs souhaits. Mais enfin la visite de Zenocrate étant finie, lui et ses deux amis furent passer le reste du jour chez Valerie, où Collatine, Cefonie et Plotine se trouvèrent, car pour Hermilie elle était toujours si affligée, qu'elle ne voulait voir personne. Zenocrate s'étant trouvé auprès de Plotine, lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau depuis son départ. « Je vous assure, lui dit-elle, que je ne sais rien qui mérite d'être su de vous, si ce n'est que Spurius qui est le plus vindicatif de tous les hommes, recommence présentement d'avoir de l'amour pour Valerie, seulement parce qu'il hait ses rivaux et qu'il veut leur nuire autant qu'il pourra. Du moins l'ai-je ouï-dire aujourd'hui à un de ses amis.

— Mais n'est-ce pas lui, reprit Zenocrate, qui a autrefois conseillé à Mutius de devenir amoureux de Valerie ?

— Oui, répliqua agréablement Plotine, mais comme il voit que Mutius ne se fait pas aimer et qu'il ne chasse point Herminius du cœur de Valérie et qu'Émile y est même mieux que lui, il a résolu de tenter encore une fois lui-même cette glorieuse aventure. Si bien que présentement Valérie a quatre amants à la fois.

— Tout de bon, reprit Valérie, qui entendit ce que Plotine disait à Zenocrate quoiqu'elle ne parlât pas fort haut, j'aimerais presque mieux avoir quatre ennemis,

— Vous avez bien fait de vous servir du mot de "presque" en cette occasion, reprit agréablement Plotine, car je suis assurée qu'il y en a pour le moins un des quatre que vous ne voudriez pas qui vous haït.

— Je l'avoue, répondit-elle, mais à parler sincèrement, je ne trouve rien de plus importun que d'être opiniâtrement aimée de gens qu'on ne veut jamais aimer.

— Je connais plusieurs coquettes, dit alors Amilcar qui s'entretenait avec Herminius et Collatine, qui ne sont pas de votre humeur et qui trouvent quelque chose de fort divertissant à se faire suivre par une foule d'importuns pour qui elles n'ont aucune affection particulière. »

Comme Herminius allait se mêler dans cette conversation, Themiste et Meleagene arrivèrent, qui paraissant plus tristes qu'à l'ordinaire, donnèrent lieu à Valérie de leur demander ce qu'ils avaient. « Je regrette la mort d'un si honnête homme, répliqua Themiste, que je ne puis m'empêcher de vous demander quelques plaintes pour lui, principalement à Amilcar qui l'a connu à Syracuse. Je m'assure même, ajouta-t-il, que quoique vous n'en ayez vu que le portrait qu'on vous en fit lorsque vous eûtes la curiosité de savoir mes aventures, vous ne laisserez pas de le regretter.

— Eh bons dieux, dit alors Amilcar, gardez-vous bien de me dire que Meriandre est mort, car je le regretterais étrangement,

— Je suis bien marri de vous donner cette douleur, reprit Themiste, mais il n'est que trop vrai que l'illustre Meriandre n'est plus et qu'il est mort en trois jours.

— Quoi ? reprit Valérie, cet homme qui avait toutes les bonnes qualités, qui n'en avait point de mauvaises, qui était galant et sage tout ensemble, qui se connaissait à toutes les belles choses, qui aimait tous les beaux-arts, qui faisait sa passion de la musique, qui aimait le monde, qui était si propre, qui était si sincère, si fidèle ami, si égal, et si généreux, n'est plus ?

— Il n'est plus sans doute, répliqua Themiste, et le solitaire Merigene qui arriva hier au soir m'a appris que Meriandre a été si universellement regretté, que jamais nul autre homme ne l'a tant été à la Cour de Syracuse. Enfin il n'y a pas une belle qui ne l'ait pleuré, il n'y a pas un honnête homme que sa mort n'ait fait soupirer, tous ceux qui excellent en quelques-uns des beaux-arts les abandonnent presque puisqu'il ne sera plus leur protecteur, et tout le monde enfin, le regrette comme un homme qui pouvait seul mettre la politesse, la vertu et la

galanterie dans la Cour et servir de modèle à ceux qui ne sont pas dans le chemin des honnêtes gens.

— Je vous assure, reprit Herminius, qu'on ne saurait assez regretter ceux qui ont toutes les bonnes qualités qu'avait Meriandre, et si Amilcar faisait bien, il lui ferait une épitaphe digne de son esprit, et du mérite de cet illustre mort.

— Je vous proteste, reprit Amilcar avec précipitation, que je voudrais l'avoir faite, mais je vous déclare en même temps que je ne veux pas la faire, car enfin, cette espèce d'ouvrage est l'écueil des beaux esprits, et je ne sache rien de plus difficile à bien faire. Je crois pourtant que ce qui fait qu'il y a si peu d'épithames qui plaisent à ceux qui les lisent c'est que généralement parlant, les louanges et la tristesse déplaisent presque à tout le monde. De sorte que toutes les épitaphes que l'on fait étant tristes et ordinairement pleines de louanges, on est plus difficile à contenter. Joint qu'à parler sérieusement, comme il faut qu'une épitaphe soit courte, qu'elle soit claire, qu'elle convienne juste à la personne pour qui elle est faite, qu'elle tienne le milieu entre la simple inscription et l'éloge, qu'il y ait quelque petit trait de morale en passant, et qu'elle inspire la tendresse et la pitié, il ne faut pas trop s'étonner si on en trouve si peu qui soient tout à fait bien. Aussi, vous puis-je assurer, qu'excepté quelques épitaphes burlesques, je n'en ai guère vu d'excellentes car elles sont pour l'ordinaire ou trop simples ou trop éloquents. Celles qui disent trop peu de choses arrêtent les passants pour rien ; celles qui sont trop longues et qui ont plus de paroles que de choses, leur font perdre trop de temps ; celles qui louent avec excès font dire des injures au mort et à celui qui le loue ; et celles qui ne louent point du tout quand elles sont faites pour des gens qui méritent d'être loués, donnent de la colère à ceux qui ont de la générosité. Ainsi je conclus qu'il ne faut pas se hasarder légèrement à faire des épitaphes, et je ne puis me résoudre à en faire une pour l'illustre Meriandre, bien que sa mémoire me soit fort chère. »

Ensuite, Valérie demanda à Themiste si Merigene lui était envoyé par la Princesse Lindamire : « Je ne suis pas assez heureux pour cela, reprit-il, mais comme Merigene est fort de mes amis, il a cru qu'il devait me venir avertir qu'il a su que le jeune Prince de Messene passait en Italie. Il est vrai que j'ai reçu par lui des nouvelles de Lindamire qui me donnent bien de la satisfaction, et si Merigene ne m'avait pas appris la mort du généreux Meriandre, l'avis qu'on me donne du voyage du Prince de Messene ne m'aurait pas donné grand chagrin.

— Mais à ce que je vois, dit Plotine, vous et Merigene vous êtes rendus soupins pour soupins, car s'il vous a appris la mort de Meriandre, vous lui avez appris celle de Lisydas et d'Alcimedede.

— Il est vrai, reprit Themiste, qu'il les a fort regrettés.

— En vérité, dit alors Amilcar, c'est une chose bien inutile que les regrets, du moins, pour ceux qu'on regrette, car pour ceux qui les font, ils leur font honneur, cela les fait passer pour avoir de la tendresse et de la constance ; on les loue de porter leur amitié au-delà du tombeau et cela fait dire de belles choses. Mais à parler sincèrement, il n'y a rien de plus rare que de véritables regrets.

— En effet, ajouta Plotine, je trouve qu'Amilcar a raison, et je crois aussi bien que lui qu'il y a des larmes feintes, des larmes d'habitude et des larmes de bien-séance.

— Pour moi, reprit Amilcar, je me souviens d'avoir vu mourir un fort honnête homme à Carthage qui ne fut pas regretté par la moitié des gens qui le pleurèrent.

— Mais peut-on pleurer sans douleur ? dit Valerie,

— En mon particulier, dit Collatine, je ne le pourrais pas faire,

— Je l'ai déjà vu faire plus d'une fois, répliqua Amilcar, et si vous voulez bien observer l'ordre général du monde, vous en tomberez d'accord. En effet, quand on voit la mort de quelqu'un qu'on croit être obligé de regretter, on le plaint, on le loue, on fait dessein d'aller consoler ses parents, mais en attendant qu'on y aille, s'il vient quelqu'un dans la compagnie qui compte quelque nouvelle agréable, on l'écoute, on en parle, on en rit. Ensuite de quoi on se promène, on fait des visites, et l'on est tout comme à l'ordinaire, jusqu'à ce que voyant les amis particuliers ou les parents du mort, on rappelle ses larmes, ses soupirs, et sa mélancolie. Et puis quand cela est passé, on n'en parle plus, et on ne sent plus rien, du moins, ne crois-je pas que ceux qui font des choses qui ont si peu de rapport avec la douleur, puissent en avoir une véritable. Car pour en revenir à cet homme de grand mérite que je vis mourir à Carthage et qui fut tant regretté, je vous assure que je vis des femmes qui tant qu'il avait vécu, n'avaient presque pas été de ses amies, qui par vanité et pour faire croire qu'il était fort leur ami se coiffèrent négligemment durant deux ou trois jours, et qui allèrent de maison en maison demandant si on ne le regrettait pas, parlant de lui avec une certaine familiarité pleine de tendresse, capable de tromper ceux qui n'auraient pas eu un certain esprit de discernement qui est si nécessaire pour bien vivre dans le monde. Et ce qu'il y avait de rare, était que ces belles mélancoliques, le jour même qu'elles parlaient si pitoyablement, allaient le soir entendre quelque musique, et faire des collations et des promenades. Elles disaient même qu'elles n'y allaient que pour détourner leur esprit de leur douleur. "Car enfin, disaient-elles avec une voix languissante, si on ne voyait personne et si on ne se contraignait pas, on mourrait de chagrin." Après cela ne tomberez-vous pas d'accord avec moi, que les regrets sont quelquefois fort suspects et fort peu véritables et qu'à dire les choses comme elles sont, il y a aussi peu de vraie douleur, qu'il y a peu de vraie amitié ?

— La mesure de l'une est sans doute la mesure de l'autre, reprit Herminius, car l'on ne regrette beaucoup que ceux que l'on a beaucoup aimés, mais après tout, il n'y a rien de plus beau que de conserver la mémoire de ses amis. Je n'entends pas véritablement parler de ces douleurs qui ne font que faire verser des torrents de larmes, et qui sont plutôt un effet de la faiblesse de la raison de ceux qui les répandent, que de l'excès de leur déplaisir. Mais j'entends de ceux qui ont une longue et sage douleur, qui font toute leur vie pour leurs amis morts, tout ce qu'ils peuvent faire pour eux en l'état qu'ils sont, c'est-à-dire, conserver leur

mémoire, en parler toujours avec estime, défendre leurs actions passées avec ardeur, servir ceux qu'ils eussent servis s'ils eussent vécu, aimer ceux qu'ils ont aimés, et ne les oublier jamais.

— Ce que vous dites est sans doute fort beau, reprit Plotine, mais s'il y a peu de gens qui sachent regretter leurs amis de cette manière, il y a aussi peu d'amis qui méritent d'être regrettés de cette sorte. »

Toute la compagnie étant demeurée d'accord de ce que disait Plotine, elle se sépara, parce qu'il était déjà assez tard. Le jour suivant, Valerius pour exécuter le dessein qu'il avait de faire voir au peuple qu'il n'appréhendait pas le succès de la guerre au sortir du sénat, fut voir travailler ceux qu'il employait à achever sa maison sur le mont Velie où il demeurait déjà, car il y en avait plus de la moitié où il n'y avait plus rien à faire, et pour exécuter son dessein il augmenta de la moitié le nombre de ceux qui avaient accoutumé d'y travailler. On ne voyait donc alors autre chose le long du chemin qui y conduisait, que des esclaves chargés qui allaient et venaient continuellement pour porter les choses nécessaires à ceux qui bâtissaient. Valerius crut même qu'en la conjoncture des affaires, il était bon de ne parler pas si tôt d'être un nouveau consul à la place de l'illustre Brutus, de peur que donnant une matière de contestation au sénat, il n'y eût quelque remuement qui pourrait avoir des suites dangereuses, lorsqu'on viendrait à savoir que Porsenna protégeait Tarquin. Il consulta même les plus sages de ceux qui avaient connaissance des affaires publiques, et ne fit que ce qu'ils lui conseillèrent de faire. Mais comme les règles de la prudence ne peuvent jamais être infaillibles lorsqu'on raisonne sur ce que le peuple fera ou ne fera pas, la sagesse et la vertu de Valerius ne furent pas assez fortes pour empêcher que ce qu'il faisait avec la meilleure et la plus innocente intention du monde, ne fût expliqué à son désavantage. En effet, cinq ou six jours après l'arrivée de Zenocrate, la nouvelle du retour d'Aronce à Clusium et de l'alliance de Tarquin avec le roi d'Étrurie y fut sue de tout le peuple qui au lieu de s'assurer sur la tranquillité qui paraissait en l'esprit de Valerius et sur les divers ordres qu'il avait donnés afin que les troupes fussent en bon état, commença de murmurer hautement. Il est vrai que quelques créatures de Tarquin servaient secrètement à irriter l'esprit de la multitude. Les uns disaient qu'il était aisé de connaître que Valerius pensait plus à lui qu'au bien public puisqu'il faisait une maison si magnifique, en un temps où la République naissante avait besoin que tous les Romains contribuassent une partie de leur bien pour soutenir les frais de la guerre. Les autres, qu'il paraissait bien qu'il avait plus haï le roi que la royauté, puisqu'il semblait avoir dessein de régner souverainement, qu'il ne parlait point de faire élire un autre consul, et qu'il faisait travailler avec plus de diligence qu'à l'ordinaire à une maison qui pourrait devenir une citadelle imprenable pour peu qu'il la voulût fortifier, à cause de sa situation avantageuse. « Enfin, disaient ces mutins, que sert-il de louer Brutus puisqu'on imite Tarquin, et de parler de liberté lorsqu'on aspire à la tyrannie ? »

De sorte qu'en quatre ou cinq jours une grande partie du peuple commença de croire que Valerius aspirait à se faire roi. D'abord tous ses amis firent ce qu'ils purent pour le désabuser, mais plus ils parlaient, moins ils étaient crus, et ils vinrent eux-mêmes à être soupçonnés de vouloir servir à son ambition, par l'espérance d'en être récompensés. Ainsi on vit le plus vertueux de tous les hommes, soupçonné de vouloir trahir sa patrie, et de n'avoir chassé un tyran que pour être tyran lui-même. Un si fâcheux bruit affligea sensiblement Valerius lorsqu'Herminius l'en avertit, car il n'était pas de ces gens qui se contentent d'être vertueux sans se soucier de le paraître, joint que s'il y eût eu alors quelque sédition à Rome, il y allait du salut de la République. Une partie de ses amis voulaient qu'il fît punir sévèrement quelques-uns de ceux qui avaient l'audace de le soupçonner si injustement, afin de retenir les autres par cet exemple. « Me préservez les dieux, répondit Valerius à ceux qui lui donnaient ce conseil, que pour m'empêcher d'être soupçonné de vouloir être tyran, je veuille faire une action qui tienne rien de la tyrannie car si je le faisais, le peuple s'irriterait, je m'accuserais au lieu de me justifier, et j'exposerais Rome à rentrer dans la servitude. C'est pourquoi je veux prendre une autre voie qui me réussira peut-être mieux. »

Et en effet, Valerius sans communiquer son dessein à personne qu'à Hermimus, qui le loua fort de prendre une si généreuse résolution, fit le jour suivant assembler le peuple dans la grande place, où il avait accoutumé de parler en public, quand il s'agissait de quelque affaire importante, où les suffrages du peuple étaient nécessaires. Comme la disposition des esprits était mauvaise, une partie de la multitude crut que Valerius ne faisait assembler le peuple que pour lui faire quelque proposition injuste, mais lorsque cette grande place fut remplie, tous les mutins furent étonnés de voir que quand le consul fut arrivé à la tribune où il devait parler, il commanda qu'on abaissât les haches et les faisceaux de verges qui étaient les marques de la puissance souveraine, voulant témoigner par cette action soumise qu'il reconnaissait que la puissance du peuple était au-dessus de la sienne. Ce procédé si éloigné de la tyrannie surprit agréablement cette multitude, qui ne put s'empêcher de témoigner par des cris de joie que cette action lui plaisait. Mais enfin s'étant imposé silence, Valerius voyant un si favorable commencement, leva les yeux au ciel et prenant la parole avec toute la hardiesse que donne l'innocence à ceux qui sont accusés injustement : « Plût aux dieux, s'écria-t-il, Romains ! que j'eusse éprouvé le destin de Brutus à la dernière bataille et que j'eusse eu la gloire comme lui de mourir en défendant la liberté de ma patrie, afin de n'avoir pas le déplaisir d'être injustement soupçonné du plus horrible de tous les crimes ! Et d'en être soupçonné par ceux mêmes pour qui je voudrais avoir perdu la vie ! Est-il possible Romains qu'il ne puisse y avoir de vertu assez pure pour vous empêcher de la soupçonner ? Est-il possible, dis-je, que moi qui ai toujours été ennemi déclaré du tyran et de la tyrannie, je puisse être accusé d'aspirer à la souveraine puissance ? Ha ! non, non, je ne l'eusse jamais pensé, et j'eusse cru au contraire que

quand même je me serais logé au Capitole, on n'aurait jamais pu s'imaginer que j'eusse prétendu à la royauté. Mais à ce que je vois, toute ma conduite passée et tous mes services ne vous ont pu empêcher de noircir ma réputation. Car enfin, sur le plus léger prétexte du monde, vous m'accusez avec une injustice qui n'eut jamais d'égale, du plus grand de tous les crimes. Est-il juste, peu équitables Romains, ajouta-t-il, que vous jugiez plutôt de moi par le lieu que j'habite que par ce que je suis moi-même ? Mais puisque la chose est ainsi, je vous déclare injustes Romains, que la maison de Valerius ne donnera plus d'ombrage à la liberté romaine et comme il est plus aisé d'abattre que de bâtir, vous verrez bientôt que les ruines de ma maison vous prouveront mon innocence. Le mont Velie sera libre pour ceux qui y voudront habiter, et pour témoigner encore plus de soumission, je ferai rebâtir au pied de cette montagne, si vous m'y donnez une place, afin que ces soupçonneux citoyens qui m'accusent si légèrement, demeurent plus haut que moi, car je consens que ceux à qui on a plus de confiance qu'en Valerius pour la liberté de sa patrie, bâtissent au même lieu d'où il vient de faire abattre sa maison. »

Et en effet, durant que Valerius parlait ainsi, ce grand nombre d'ouvriers qu'il avait employés quelques jours auparavant à bâtir cette magnifique maison, l'abattirent avec une diligence si grande par les ordres de Valerius, qu'elle fut entièrement abattue avant la fin du jour, et le premier consul qui avait tant contribué à la liberté de Rome se vit contraint d'aller loger chez un de ses amis. De sorte que cette grande et belle action ayant pleinement justifié Valerius, ces mêmes gens qui avaient tant murmuré contre lui se mirent tous d'une voix à le nommer Publicola, voulant par le nom qu'ils lui donnaient, marquer la déférence qu'il avait pour le peuple. Si bien que depuis ce jour fameux, ce consul ne fut plus appelé Valerius, et le nom de Publicola lui demeura pour toujours. Il fut même bien aise qu'il lui demeurât, afin que le peuple ne le pût jamais nommer sans se souvenir de la cause qui le lui avait fait donner, et qu'ainsi il eût plus de crédit pour le bien de la République. Quatre ou cinq jours après, pour confirmer la bonne opinion qu'il avait donnée de lui, on procéda à l'élection d'un nouveau consul, et Spurius Lucretius, père de l'admirable et malheureuse Lucrece, fut mis à la place de Brutus, car comme il était beaucoup plus vieux que Valerius que j'appellerai dorénavant Publicola, ce vertueux consul voulut que Lucretius le précédât, et qu'il eût tous les honneurs du consulat. Mais comme il voulut s'acquérir fortement le peuple durant ces quatre ou cinq jours qu'il fut seul, il fit plusieurs ordonnances qui lui étaient très favorables. Il mit plusieurs hommes de vertu dans le sénat à la place de ceux qui avaient été tués à la dernière bataille ; il fit renouveler un serment public de faire perdre la vie à quiconque oserait proposer de changer le gouvernement ; il voulut que les criminels condamnés en pussent appeler au peuple ; il déchargea les pauvres de la contribution aux frais de la guerre ; il voulut qu'on ne pût avoir nulle charge qu'avec l'agrément du peuple ; il fit encore qu'on sépara les haches des faisceaux de verges, et que même on fit à l'avenir ce qu'il avait fait la dernière fois

qu'il avait parlé au peuple, c'est-à-dire, qu'on abaissât les faisceaux de verges toutes les fois que le peuple serait assemblé. Ainsi, en semblant perdre une partie de son pouvoir, ce sage Romain augmenta son autorité. Ce qui touchait fort le peuple, était de voir que Publicola et toute sa famille étaient chez Racilia en attendant qu'il eût une maison à lui. La généreuse Sivelia n'avait pas manqué, en cette occasion, d'offrir la sienne à ce vertueux consul, mais à cause de l'amour d'Herminius pour Valerie il ne l'avait pas acceptée, et il avait mieux aimé loger où avait logé l'illustre Brutus.

Cependant quoique ce qui venait d'arriver occupât fort tous ceux qui prenaient quelque intérêt au bien de la République, Clelius dans les sentiments où il était pour Aronce, ne laissa pas de songer à Horace et d'envoyer secrètement à Veies pour tâcher de le délivrer. Il fut même bientôt en pouvoir de faire encore agir plus puissamment pour Horace, car Spurius Lucretius qui était fort vieux, mourut huit jours après qu'il fut consul. De sorte qu'un oncle d'Horace, qui aussi bien que lui était de la race de ces premiers Horace dont le combat est si célèbre, fut mis à sa place et aida encore Clelius à trouver les voies de le faire revenir à Rome.

Pendant que toutes ces choses se passaient, Clélie était dans une douleur extrême. Le mal d'Octave augmentait, elle voyait qu'Aronce allait être engagé dans le parti du roi son père qu'il ne pourrait quitter avec honneur, et qu'il fallait absolument ou qu'il demeurât prisonnier, ou qu'il fût ennemi de Rome. Elle ne doutait presque point qu'Horace ne revint bientôt, elle voyait un de ses parents en autorité, et elle ne pouvait enfin rien prévoir que de fâcheux pour elle. Aussi était-elle dans une mélancolie étrange. Mais quoiqu'elle fût un peu pâle et qu'elle fût fort triste, elle était toujours la plus belle personne du monde. Toutes ses amies la visitaient très souvent, et Valerie entre les autres ne faisait presque autre chose que consoler des affligées car elle était presque toujours ou avec Hermilie, ou avec Collatine, ou avec Clélie. Mais comme Plotine et Amilcar avaient un certain esprit d'enjouement qui ne pouvait compatir longtemps avec la mélancolie, la conversation était toujours fort agréable chez Cefonie, où tous les honnêtes gens allaient encore plus qu'à l'ordinaire, depuis que Sulpicie était affligée, et que Valerie était chez Racilia. Si bien qu'il n'y avait presque point de jour que Themiste, Meleagene, Zenocrate, Herminius, Mutius, Émile, Spurius, Amilcar et plusieurs autres, n'y allassent. Il s'y trouvait aussi beaucoup de femmes fort aimables. Comme les conversations qui se font entre personnes choisies dont le nombre n'est pas fort grand, sont les plus agréables de toutes, il y en eut une, un jour, dans la chambre de Plotine qui fut fort divertissante, et qui ne se passa qu'entre cette charmante fille, Cefonie, Amilcar, Émile, et Herminius. La cause en était pourtant assez triste, car venant à parler de Clélie et d'Aronce, ils les plainquirent avec tendresse et prévoyant tous les maux qui vraisemblablement leur devaient arriver, ils s'entretenirent au commencement d'une manière assez mélancolique. Comme Amilcar ne pouvait pas être longtemps à parler de choses tristes sans les accom-

moder à son humeur. « Il faut avouer, s'écria-t-il tout d'un coup, que ceux qui sont capables de grandes passions sont bien plus misérables que les autres, et qu'il vaut bien mieux aimer en général tout ce qui plaît, que de ne mettre son plaisir qu'en un seul objet. Aussi bien, ajouta-t-il, trouvai-je que c'est agir d'une manière injurieuse à la nature, de n'aimer qu'une seule chose en tout l'univers.

— Mais vous ne vous souvenez pas, reprit Plotine en souriant, que vous me voulez faire entendre que vous m'aimez, et que ce que vous dites n'est pas tout à fait propre à vous faire aimer ?

— Vous avez vous-même oublié, répliqua-t-il, que vos maximes ne sont guère différentes des miennes, et que c'est plutôt la joie qui nous unit que l'amour ! Ou pour m'expliquer plus clairement, que la joie que j'ai en vous aimant est ce qui entretient la passion que j'ai pour vous, joint qu'à parler sincèrement, je suis né un peu paresseux pour entreprendre d'avoir une de ces grandes passions, où il faut toujours faire de grandes choses et je suis sans doute plus propre à une amour badine, qu'à une amour héroïque.

— Il me semble, dit Cefonie, que vous venez de vous attribuer une qualité qui n'est pas trop bonne, du moins ai-je toujours cru que la paresse était un défaut.

— Ha ! Cefonie, s'écria Amilcar, si vous saviez quelle douceur on trouve dans une certaine nonchalance qui est fille de la paresse, et combien l'oisiveté d'un homme qui a quelque délicatesse d'esprit est une douce occupation vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous trouveriez que si la diligence est quelquefois plus utile, la paresse est presque toujours plus agréable. En effet, ajouta-t-il, si vous y voulez bien penser, vous trouverez que ceux qui sont naturellement diligents, n'ont presque jamais loisir de rien faire, parce que le même tempérament qui donne de la diligence, donne une certaine activité à ceux qui en sont capables, qui les oblige à se faire eux-mêmes mille affaires difficiles. Ces gens-là entreprennent tout, veulent être partout, se méfient de tout, et font si bien qu'ils se privent de ce qui, selon l'intention de la nature, est la récompense de tous les travaux et le but de toutes les actions de la vie, qui est le repos. Car enfin, les héros déterminés à chercher la gloire par des sentiers difficiles, se proposent le repos à la fin de leurs travaux.

— Pourquoi donc trouvera-t-on si mauvais que pouvant obtenir de la paresse ce bienheureux repos qui est un si grand plaisir, j'en jouisse paisiblement ? Pourquoi, dis-je, me blâmera-t-on de la louer et de l'aimer, et de préférer enfin l'oisiveté au travail ? Car y a-t-il rien de si doux que de n'avoir rien à faire et que de pouvoir faire tout ce qu'on veut ?

— Je l'avoue, dit Herminius, qu'il est fort doux de pouvoir faire tout ce qu'on veut, mais je nie qu'il soit souvent agréable de ne faire rien. Je tombe bien d'accord qu'il y a quelquefois quelque douceur à jouir paisiblement d'un honnête loisir. Ce qui en fait pourtant principalement la douceur, n'est pas proprement l'oisiveté, mais la liberté que l'on a de faire précisément ce qui plaît le plus. Le travail continuel est quelque chose de pénible, mais la fainéantise éternelle est quelque chose de si horrible et de si ennuyeux, que je ne hais rien davantage.

— Pour la fainéantise, reprit Amilcar, je la hais aussi bien que vous, mais pour l'oisiveté dont j'entends parler, je l'aime de tout mon cœur.

— Il me semble, dit Cefonie, qu'il n'y a pas grande différence entre ces deux choses,

— Ha ! Cefonie, reprit-il, vous ne pensez pas à ce que vous dites, car un fainéant est proprement un homme ou sans vertu, ou sans cœur, ou sans esprit, ou sans adresse. Mais un galant homme oisif est un philosophe qui ne sait rien parce qu'il n'y a rien au monde qui soit digne de l'occuper ; ou un homme qui cherchant la sagesse par un autre chemin que le commun des hommes, cherche seulement les plaisirs sans se mêler ni du bien public, ni de cent choses qui font tout le tracas de la vie, et qui se trouve plus heureux d'être mollement assis sur du gazon au bord d'une fontaine à s'entretenir avec quelque jeune bergère, que les ambitieux qui sont toujours diligents ne se le trouvent au milieu de tous les honneurs qu'ils acquièrent par des travaux continuels. Et si vous voulez bien considérer toutes choses, vous trouverez, comme je l'ai déjà dit, que le repos est le but de toutes les actions des hommes, car on ne combat que pour ne combattre plus, on n'aspire à la gloire que pour en jouir en repos, on apprend que pour ne plus rien apprendre, on ne marche que pour arriver où l'on va, et quiconque ne regarde pas le repos comme le souverain bien, fait ce que ferait un homme qui entreprendrait de voyager toujours, sans vouloir jamais arriver en un lieu où il voulût séjourner.

— Ce que vous dites est fort plaisamment exagéré, reprit Herminius, mais je soutiens pourtant qu'il ne peut y avoir de véritable douceur dans le repos, si on ne le regarde comme un moyen commode de pouvoir faire ce qu'il plaît le plus. En effet, pour me servir des propres exemples que vous avez employés, pensez-vous que ces philosophes qui se sont mis en état de trouver que le monde tout corrompu qu'il est n'a point d'emploi qui soit digne de les occuper, puissent être appelés oisifs ? Appelez-vous « ne rien faire » d'avoir appris à être plus contents de la pauvreté que les ambitieux ne le sont des victoires ? À se passer de tous les plaisirs que la volupté a inventés et à se contenter de leurs livres, du chant des oiseaux, du bruit d'une fontaine et de leur propre innocence ? Pour ces autres oisifs que la seule mollesse occupe, j'avoue qu'ils méritent le nom que vous leur donnez et que quiconque n'aime que les plaisirs peut dire qu'il est dans une oisiveté continuelle.

— C'est, du moins, une assez douce oisiveté, reprit Amilcar en souriant,

— Mais s'il était honnête d'être toujours oisif, répliqua Herminius, tous les hommes le seraient, car il serait bien plus commode de l'être que de chercher la gloire par ces chemins difficiles où tous les héros l'ont trouvée. Si ce sentiment-là avait toujours été reçu, ajouta-t-il, et que l'oisiveté, la paresse et la nonchalance eussent été mises au rang des vertus, nous n'aurions ni villes, ni lois, ni monarchies, ni républiques, tout l'univers serait en confusion, tous les hommes vivraient dans les champs comme les troupeaux y vivent ; les arts n'auraient jamais été inventés et la même volupté qui vous fait soutenir le parti de l'oisiveté

et de la paresse manquerait même de plus de la moitié des charmes qui la font suivre par ceux qui ont l'aveuglement de la préférer à la vertu, puisqu'il est vrai que les hommes par leur travail ont inventé ou perfectionné beaucoup de choses qui servent au plaisir, comme la danse, la musique, et plusieurs autres. De sorte que si l'oisiveté avait été maîtresse du monde, le monde serait dans une confusion et dans une ignorance effroyable et Amilcar lui-même, qui sait cent choses qu'il a apprises avec beaucoup de soin, ne saurait rien de ce qu'il sait, ne serait pas dans le monde de la manière qu'il y est, n'aurait presque rien d'agréable, et ne pourrait même parler de l'oisiveté comme il en parle. Aussi suis-je assuré qu'il ne parle pas selon ses véritables sentiments.

— Il est vrai, reprit Amilcar, que quoique j'aie dit, je ne suis ni paresseux ni oisif, mais à n'en mentir pas, je voudrais bien avoir loisir de l'être, et n'être pas obligé de penser toute ma vie à faire des choses qui ne me servent à rien, et qui ne me plaisent guère. Car à vous parler franchement, la plupart des travaux des hommes, ne trouvent que de l'ingratitude dans le cœur de ceux pour qui ils travaillent, et depuis les rois jusqu'aux esclaves, chaque homme a, pour le moins, trouvé un ingrat en sa vie. En effet, les peuples croient qu'un prince quand il est juste et clément est si obligé de l'être, qu'ils ne lui en sont point obligés. La plupart des rois, parce qu'ils naissent maîtres des autres s'imaginent qu'ils ne doivent nulle récompense à leurs sujets fidèles, et que la tyrannie est un des droits de leur souveraineté. Ceux qui gouvernent les républiques, sont exposés à l'ingratitude des peuples aussi bien que les rois, et ceux qui ont les premiers emplois dans les états de cette nature, s'imaginant que ceux qu'ils gouvernent ne peuvent jamais assez aveuglement leur obéir, ne pensent jamais à leur donner nulle marque de reconnaissance. Les maîtres croient que leurs esclaves ne sont nés que pour servir sans récompense, les esclaves au contraire croient que leurs maîtres les doivent récompenser des moindres choses qu'ils font, et pensent qu'ils leur doivent donner continuellement. Les amis qu'on oblige, sachant que l'amitié veut qu'on serve ceux qu'on aime, ne tiennent compte de rien, et ceux qui obligent les autres veulent au contraire qu'on leur tienne compte de tout. Un père, parce qu'il a donné la vie à ses enfants, croit qu'ils doivent toujours être aussi dépendants de lui qu'ils l'étaient lorsqu'ils étaient encore au berceau, et ne leur sachant nul gré de tout ce qu'ils font pour lui plaire, ne font rien du tout pour eux. Les enfants de leur côté n'ignorant pas que la naissance n'est pas la plus grande obligation qu'ils puissent avoir à leurs pères, murmurent même de la vie qu'ils leur ont donnée lorsqu'ils ne font pas pour eux tout ce qu'ils croient qu'ils pourraient faire. Les maris dont l'autorité est établie par la force et par l'usage, pensant que leurs femmes sont trop heureuses de leur obéir, ne leur savent point de gré de leur complaisance, et les femmes qui ont ou de la beauté ou de la vertu, pensant que leurs maris ont trop d'avantages de les avoir épousées, ne s'obligent de quoi que ce soit et sont pour l'ordinaire coquettes quand elles sont belles, ou grondeuses quand elles sont sages. Les amants mêmes sont ingrats, et plus ingrats que les autres. En effet, ajouta Amilcar en

souriant, si vous écoutez toutes les plaintes qu'ils font, vous croirez qu'on leur a fait des maux effroyables et qu'on n'a jamais rien fait pour eux. Cependant, il arrive très souvent qu'un amant après avoir reçu mille et mille faveurs, fait ensuite mille et mille plaintes, seulement parce qu'on l'aura regardé un peu moins favorablement qu'à l'ordinaire. Si bien qu'oubliant toutes les grâces reçues, il gronde, il menace de changer d'amour, et est tout à fait ingrat. Pour les belles, poursuivit-il, je pourrais citer cent chansons où on leur donne la qualité d'ingrate, car j'en sais une qui commence par « Belle ingrate », une autre par « Ingrate Iris », une troisième par « Quelle ingratitude est la vôtre », une quatrième par « L'ingrate que je sers » et une autre qui dit « Toutes les belles sont ingrates ». Enfin, l'ingratitude est une chose si générale, que je conclus presque qu'il serait à propos de ne rien faire pour personne et que de peur de faire quelque chose pour quelqu'un qui fût ingrat, il faudrait ne faire rien du tout, et se résoudre à vivre pour vivre seulement, sans se soucier de rien.

— Pour de l'ingratitude, dit Émile qui n'avait point encore parlé, je tombe d'accord qu'il y en a trop,

— Je suis de votre avis, répliqua Herminius, mais il y en aurait beaucoup moins s'il n'y avait point de paresse et point d'oisiveté, car ce sont pour l'ordinaire les paresseux et les oisifs qui sont les plus ingrats, et qui voulant être obligés de tout le monde, ne veulent obliger personne.

— En vérité, dit alors Plotine, vous avez tous bien de l'esprit, il me semble même que vous êtes aujourd'hui en humeur d'en avoir plus qu'à l'ordinaire ! C'est pourquoi je voudrais bien que vous voulussiez me dire deux choses que j'aurais assez envie de savoir. La première, qui est le plus honteux d'être fainéant par faute d'esprit, ou par faute de cœur, et la seconde, de bien examiner toutes les différentes ingrattitudes dont le monde est plein, pour savoir laquelle est la plus grande, car il y en a de bien des sortes ! En mon particulier j'ai une amie qui ne tient point compte des services qu'on lui rend, qui oublie cent offices considérables sans penser jamais à les reconnaître, qui parce qu'elle est belle et qu'elle aime sa beauté plus qu'elle-même s'il est permis de parler ainsi, n'oublie jamais une flatterie, ni une louange, et qui fera bien plus de choses pour ceux qui la trompent, pourvu qu'ils la louent, que pour ceux qui la servent effectivement.

— Ce que vous dites arrive très souvent, dit Cefonie, mais devant que de parler de l'ingratitude, parlons un peu de ces oisifs dont l'oisiveté a diverses causes. J'en connais quelques-uns, ajouta-t-elle, qui le sont seulement parce qu'ils sont paresseux, car ils ont de l'esprit, ils témoignent même en quelques occasions, quand ils y sont forcés, qu'ils ne manquent pas de cœur et l'on ne voit pas même qu'ils aient de mauvaises habitudes.

— Ces gens-là, reprit Herminius, sont tout à fait coupables car enfin je ne sache rien de plus étrange que d'être inutile au monde, et d'être inutile à soi-même, d'avoir de l'esprit pour n'en rien faire et un certain cœur indifférent, qui fait qu'on ne s'intéresse à rien, qu'on n'a ni ambition ni amour, et qu'on vit

avec une négligence qui rend incapable de plus grands plaisirs. Pour moi j'aimerais presque mieux qu'on s'appliquât à quelque chose qui ne fût pas tout à fait bon, que de ne s'appliquer à rien.

— En mon particulier, répliqua Plotine, je suis de l'avis d'Herminius, et je trouve bien plus honteux d'être un oisif éternel faute d'avoir la volonté d'entreprendre quelque chose, que de ne rien faire par défaut d'esprit, car de quoi peut-on accuser un pauvre stupide qui en prenant quelque emploi ne pourrait que montrer sa stupidité ? Je dis même hardiment que ceux à qui les dieux ont été avares des richesses de l'esprit, sont bienheureux quand ils leur donnent aussi de la paresse et qu'ils demeurent cachés dans l'obscurité. Ce défaut-là fait en eux le même effet que la prudence fait aux autres, puisqu'elle les empêche de se produire mal à propos dans le monde. En effet, il n'y a personne qui ne sache qu'il y a des gens dont on ne parlerait point s'ils n'étaient pas dans les grands emplois, et dont on dit mille choses désavantageuses parce qu'ils s'acquittent mal de ce qu'ils ont témérairement entrepris. Mettez un étourdi à conduire des affaires d'État, et un lâche à commander une armée, et vous verrez qu'il serait bon qu'il y eût encore plus d'oisifs qu'il n'y en a car les oisifs ne font mal à personne qu'à eux-mêmes, et ceux qui ont des emplois dont ils ne sont pas dignes, renversent bien souvent l'ordre du monde. Ils font la guerre quand il faudrait faire la paix ; ils font la paix quand il faudrait faire la guerre et ne sachant ce qu'ils font, il vaudrait mieux qu'ils ne fissent rien du tout. C'est pourquoi, après y avoir bien pensé, je crois qu'il serait encore plus à propos de se plaindre des sots empressés, que de ces misérables oisifs qui cherchent le repos et qui bien souvent en se reposant, sont bien mieux qu'ils ne seraient s'ils ne se reposaient point.

— Laissons-les donc dans leur bienheureuse oisiveté, reprit Cefonie, aussi bien je me repens de la curiosité que j'ai eue de savoir précisément les divers degrés de mépris que je leur dois donner dans mon esprit.

— Il n'y a pas moyen que je les abandonne encore, reprit Herminius, et je ne saurais m'empêcher de dire que les plus criminels de tous les oisifs, sont ceux qui ne s'occupent à rien lorsqu'ils sont obligés de s'occuper par la nécessité d'un emploi que la fortune leur aura donné. Car encore que toute oisiveté soit blâmable quand un homme n'est engagé à rien, qu'il n'a choisi nulle profession et que par choix, par paresse, par incapacité, ou par quelque autre raison, il passe sa vie dans une oisiveté si grande qu'il pourrait presque mourir sans que personne perdît ni plaisir ni utilité, et sans même qu'on s'en aperçût, il faut se contenter de le plaindre et de ne l'estimer pas. Mais quand on voit un homme qui par sa naissance, ou par son choix, est chargé d'un grand emploi qui demande qu'il agisse et qu'il n'agit pas, il faut le haïr et le mépriser.

— Pour moi, dit Amilcar, je trouve que vous avez raison, mais il y a pourtant encore des gens qui sont pires que ces oisifs dont vous parlez.

— Et de grâce, dit Cefonie, dites-nous qui ils sont ? Car pour moi, je ne comprends point qui ils peuvent être,

— Ce sont ceux, reprit Amilcar, qui ayant un grand emploi ne s'empêchent pas de songer à s'en acquitter pour jouir d'un certain repos qui a toujours quelque chose de doux, mais qui ayant une bizarrerie dans la tête que je ne puis concevoir, ne font point les choses qu'ils sont obligés de faire et s'occupent tout entier à des choses dont ils pourraient se passer toute leur vie, et où ils n'ont nul engagement. En effet, quand je vois un sacrificateur négliger le soin du temple dont il est le ministre, qui ne se connaît point en victimes, qui à peine sait les cérémonies d'un sacrifice, qui parle bien de la guerre, de la musique, et de la chasse, j'ai une colère la plus divertissante du monde, car en le méprisant, je prends un fort grand plaisir à me moquer de lui. Quand je vois un sénateur avec sa mine grave et quelquefois un peu contrainte, ignorer les lois de son pays et vouloir faire le galant auprès d'une dame qui raille de sa mauvaise galanterie, je trouve qu'il ferait encore mieux de demeurer dans son cabinet que de faire un métier où il n'est pas propre, et de ne faire pas le sien. D'autre part, quand je vois un homme à qui l'âge et la profession permettent d'être galant, qui fait trop le grave et le sénateur, qui s'enfonce dans la doctrine de Pythagore et qui ne dit pas un plus petit mot que celui de transmigration, ou de métempsychose, je m'écrie en soupirant, « Ô dieux ! Pourquoi cet homme n'est-il pas oisif ? » D'ailleurs quand je vois un capitaine qui est obligé d'être brave, et de savoir sa profession, ne savoir pas seulement les termes du métier dont il se mêle, et qui sait trop bien tout ce qui appartient à la danse, je voudrais encore qu'il ne fit rien de sa vie. Quand je vois au contraire un homme qui par sa petite naissance, et par son peu d'esprit devrait ne se mêler de rien, et qui se veut pourtant mêler de tout, je regrette encore étrangement que cet homme-là ne soit pas oisif. Après cela, ajouta Amilcar, osera-t-on me dire encore que l'oisiveté ne soit bonne à rien, du moins puis-je dire hardiment que par elle-même elle ne fait mal à personne, et qu'il n'y a nulle comparaison entre l'oisiveté et l'ingratitude.

— Ha ! pour l'ingratitude, reprit Herminius, c'est le plus lâche de tous les vices, et le plus opposé à l'équité naturelle. En effet, on n'en voit jamais parmi les animaux, non pas même parmi les plus cruels et les plus sauvages. Les bienfaits et les caresses apprivoisent les lions et il n'y a que les hommes seuls qui soient naturellement capables d'ingratitude. Ce que ce défaut a de remarquable, c'est qu'il est directement opposé à la justice et qu'il renverse toutes les lois de la société qui parmi des gens raisonnables ne devrait être autre chose qu'un commerce continuel de bons offices. Selon les lois de l'humanité, il faut faire du bien à quiconque en a besoin, jugez donc s'il n'est pas juste d'en faire à ceux de qui on en a reçu. Cependant, il y a des gens dont le cœur est si mauvais, que dès qu'on les a trop obligés, ils fuient ceux à qui ils ont de l'obligation et viennent peu à peu à ne les pouvoir plus souffrir.

— Ce qu'il y a de bizarre, dit Plotine, c'est que j'en connais qui ne font rien du tout pour ceux qui ont fait toutes choses pour eux, et qui rendront des services considérables à des gens qui ne leur ont jamais rendu aucun office. Ces gens-là sont de l'humeur de ceux qui aiment mieux faire des présents que payer leurs

dettes, et ce qu'il y a de bon, c'est que tout le monde murmure contre cet horrible défaut, et qu'ainsi il n'y a pas un ingrat qui ne parle contre l'ingratitude.

— Cela vient, dit Herminius, de ce que personne ne se rend justice, et de ce que la plupart des hommes veulent paraître ce qu'ils ne sont pas. Ce qui m'étonne encore, ajouta-t-il, c'est de voir que ce crime-là soit si général, puisqu'il est le seul qui soit absolument privé de tout plaisir. Car un homme qui usurpe le bien d'autrui, s'enrichit en l'usurpant ; un médisant a le plaisir d'être cru facilement ; un fourbe à la satisfaction d'arriver à la fin qu'il s'est proposée ; un vindicatif en faisant des actions de cruauté a le plaisir de se vanter, mais un ingrat ne peut jamais penser à ce qu'on a fait pour lui, sans quelque sorte de honte et de dépit.

— Je vous assure, reprit Plotine, que ceux qui sont arrivés au dernier degré d'ingratitude ne pensent jamais à ce qu'on a fait pour eux.

— Mais s'ils n'y pensent point, reprit Herminius, ils n'ont, du moins, aucun plaisir à n'y point penser ainsi vous tombez d'accord de ce que j'ai avancé.

— Je l'avoue de bonne foi, dit-elle, car je n'aime pas la contestation, mais pour achever de contenter ma curiosité, dites-moi donc, je vous prie, laquelle de toutes les ingratitude est la plus noire ?

— C'est celle, reprit Amilcar, où l'obligation est la plus grande.

— Ce n'est pas là précisément ce que je demande, répliqua Plotine,

— Et que demandez-vous donc ? reprit Cefonie,

— Je demande, dit cette aimable fille, en quelle profession de personnes l'ingratitude est la plus haïssable ? Ou en l'âme d'un roi ou en celle de ses sujets, ou en celle d'un maître ou en celle d'un esclave ? Ou entre des amis, ou entre un père et des enfants ? Ou entre un mari et une femme, ou entre un amant et une maîtresse ?

— L'ingratitude est une chose si horrible, répondit Herminius, qu'elle n'a jamais trouvé personne qui l'ait osée défendre, ni même osé avouer d'en être capable. On avoue quelquefois qu'on est ambitieux, qu'on est colère, qu'on est vindicatif, mais on n'avoue jamais qu'on est ingrat, ainsi il faut absolument condamner l'ingratitude partout où on la rencontre.

— Mais encore y a-t-il divers degrés, reprit Plotine, et je crois pouvoir presque hardiment avancer qu'il n'y a rien d'égal sous le Soleil.

— À mon avis, dit alors Amilcar, il faut partager tous les ingrats en trois ordres, car il y a des ingrats de devoir, des ingrats d'amitié, et des ingrats d'amour. Les ingrats de devoir sont les rois, les sujets, les pères, les enfants, les maîtres, les esclaves, les maris et les femmes. Les ingrats d'amitié sont les amis et les amies, et les ingrats d'amour sont les amants et les amantes.

— Amilcar a sans doute raison, dit Herminius, ce n'est pas que parmi ceux qu'il appelle ingrats de devoir, il ne puisse quelquefois y en avoir qu'on pourrait compter entre les ingrats d'amitié. Mais généralement parlant, il a bien partagé les ingrats et il ne reste qu'à examiner qui sont les plus coupables.

— Pour moi, dit Amilcar, je crois que les ingrats de devoir sont les plus criminels !

— En mon particulier, dit Cefonie, je penserais presque que ce sont les ingrats d'amitié,

— Et pour moi, dit Émile, je suis persuadé que ce sont les ingrats d'amour.

— Je le soutiens aussi bien que vous, répliqua Herminius, et vous n'avez fait que me devancer en disant cette vérité.

— S'il y avait un quatrième parti à prendre, reprit Plotine, je le prendrais volontiers mais comme cela n'est pas, j'attendrai à me résoudre que vous ayez dit toutes vos raisons.

— Pour les miennes, dit Amilcar en souriant, j'aurai bientôt fait puisque je n'ai autre chose à dire sinon que l'amour ne peut pas être mise en comparaison avec cette espèce de devoir dont nous entendons parler, car les hommes qui ont fait des lois pour apprendre aux rois à gouverner et aux peuples à obéir, n'en ont point fait pour apprendre à reconnaître l'amour, et toute la morale de la déesse qu'on adore en Chypre, ne se trouve que dans des chansons.

— La même raison, reprit Émile, qui obligea le sage Numa à ne faire point de loi contre les parricides, a sans doute obligé tous ceux qui ont fait des lois à ne dire presque rien de l'amour, parce que comme Numa présupposa qu'il ne pouvait y avoir de parricide, ils ont présupposé qu'il ne pouvait y avoir d'ingratitude en amour.

— Quoiqu'il en soit, dit Amilcar en riant, je ne me suis pas engagé à dire ce qui est, mais seulement ce que je pense. Je dis donc que regardant l'amour comme une galanterie, je ne tiens pas que les ingrats qui sont de cet ordre, soient les plus noirs et je pense que les ingrats d'amitié le sont plus qu'eux, quoiqu'ils le soient moins que les ingrats de devoir dont j'entends parler. En effet, s'il faut regarder la suite de l'ingratitude pour en connaître la grandeur, on m'avouera que l'ingratitude en amour, bien loin de troubler la société civile, divertit le monde, car pour l'ordinaire les ingratitude amoureuses font faire de fort beaux vers. Pour celle qui se trouve entre deux amis, quoiqu'elle soit horrible, elle ne fait tout au plus que faire succéder la haine à l'amitié et que diviser quelques familles. Mais l'ingratitude des mauvais rois envers leurs sujets, si le respect qu'on leur doit permet de parler ainsi, fait faire mille injustices et celle des peuples envers les rois cause des séditions, des révoltes et des guerres éternelles. L'ingratitude des pères aux enfants, et des enfants aux pères, étouffe tous les sentiments de la nature ; celle des maris aux femmes et des femmes aux maris cause presque toutes les amours criminelles et toutes les actions tragiques. Jugez donc si je me suis trompé lorsque j'ai dit que les ingrats de devoir étaient les plus dangereux !

— Je ne sais pas bien s'ils sont les plus dangereux, reprit Cefonie, mais je soutiens qu'un ingrat d'amitié ne peut jamais être un véritable honnête homme et qu'il n'est pas impossible quelquefois, qu'un ingrat de devoir le soit. Car enfin, il peut y avoir des rois qui n'auront pas de reconnaissance des services qu'on

leur rend, qui songeront plus à leur gloire qu'au repos de leurs peuples et qui ne laisseront pas d'être de grands princes. En effet, si tous les rois aimaient positivement leurs sujets comme un père doit aimer ses enfants, et qu'ils voulussent reconnaître exactement les services qu'ils leur rendent, ils ne feraient jamais de guerres que pour les défendre et ils les laisseraient paisiblement cultiver leurs terres et n'entreprendraient jamais de faire des conquêtes. Il peut même y avoir des ingratitude d'ambition qui ne sont pas si noires que les ingratitude d'amitié. Tous ceux qui ont commencé de régner ont été ingrats à leur patrie. Cependant, quand il est arrivé que de petits citoyens sont devenus de grands rois, et que la fortune a justifié leur ingratitude, on les a mis au rang des héros. Mais pour un ami ingrat on l'a toujours mis au rang des lâches. Pour les pères et les enfants, les maris et les femmes, ce n'est principalement que parce qu'ils doivent s'aimer que l'ingratitude est plus haïssable quand il s'en trouve parmi eux. En effet, quoique je sois persuadée qu'il faut toujours que les enfants respectent et obéissent à ceux à qui ils doivent la vie, je soutiens pourtant que lorsqu'on a un de ces pères qui font trop les pères et qui agissant continuellement avec autorité ne font jamais rien par tendresse, on peut être en quelque sorte excusable lorsqu'on n'a pas pour lui toute la reconnaissance imaginable, quoique je tombe d'accord qu'il faille toujours l'honorer et le servir. Mais enfin, il y a un certain respect de bienséance et une certaine obéissance de raison, qui sont bien différents de ceux qui sont causés par une véritable reconnaissance. Ce que je dis des pères et des enfants se peut dire aussi des maris et des femmes, joint qu'il y a encore une raison qui rend l'ingratitude plus horrible entre des amis, qu'entre ceux dont je viens de parler. En effet, les rois ne choisissent pas leurs sujets et tous les sujets ne choisissent pas leurs rois ; les pères ne choisissent pas non plus leurs enfants, ni les enfants leurs pères ; l'intérêt fait pour l'ordinaire tous les mariages plutôt que la raison ni l'amour, ainsi quand toutes ces personnes manquent de reconnaissance, quoiqu'elles soient toujours très coupables, elles le sont un peu moins que les amis ingrats, principalement parce que ne s'aimant pas, elles diminuent le prix des obligations qu'elles ont les unes aux autres. Pensant moins devoir, il n'est pas si étrange qu'elles se dispensent d'une partie de ce qu'elles doivent. Pour les amants, quoique leur ingratitude soit horrible, on peut encore dire que puisqu'on n'aime pas qui on veut, on ne peut être obligé malgré soi. On peut même ajouter que l'amour préoccupant tous ceux qui en ont, lorsque la préoccupation cesse d'un côté, elle commence de l'autre parce qu'un amant de qui l'amour diminue ne croit plus être aussi obligé qu'il l'est à la personne dont il est aimé. Mais pour les amis on les choisit, on veut bien en être obligé, on les en prie, on les y engage, on reçoit leurs services volontairement, on n'y est point violenté, ni par les lois, ni par une passion déréglée et par conséquent la nature, la raison, la justice, la vertu, la gloire, veulent qu'on rende toujours bienfait pour bienfait, et que lorsqu'on ne le peut pas on n'oublie, du moins, jamais l'obligation qu'on a à un ami et qu'on la publie même avec plaisir. Pour moi j'avoue que je ne comprends point com-

ment il peut y avoir des amis ingrats, ni comment il se trouve des gens qui souffrent ceux qui le sont. Quelle sûreté peut-il y avoir dans le cœur d'un homme qui manque à son ami et qui se manque à lui-même ? Par quel sentiment peut être retenu celui qui méprise l'amitié, la justice et la gloire, et qui fait même voir qu'il est aussi imprudent que lâche ? Car enfin, un ingrat se ruine de réputation parmi tous les gens d'honneur, et il se fait plus de mal qu'il n'en fait aux autres, quoique peut-être il ne le sente pas. Il ne serait pas impossible qu'un homme qui serait ingrat à son prince fût reconnaissant à son ami et à sa maîtresse. Il ne le serait pas non plus de toutes les autres personnes dont on a parlé mais pour un ingrat d'amitié, je soutiens qu'il peut être ingrat à son roi, à son père, à ses enfants, à sa femme et à sa maîtresse, car l'amitié est quelque chose de si saint, que qui la méprise est capable de mépriser toutes choses. Ainsi je crois avoir plus de raison qu'Amilcar.

— Vous avez du moins bien de l'esprit, reprit Herminius, et j'avoue même que tout ce que vous dites à l'avantage de l'amitié, est admirablement bien dit et il l'est d'autant mieux qu'il sert à prouver que la plus horrible de toutes les ingratitude, est l'ingratitude en amour. Mais avant que de le faire, je déclare qu'il n'y en a point d'excusable, que tout ingrat est digne de haine et de mépris. En effet, il ne s'agit point d'examiner si l'on aime ou si l'on hait pour savoir si l'on doit avoir de la reconnaissance. Car dès qu'on a reçu un bienfait on est indispensablement obligé d'en avoir non seulement pour les amis, mais même pour ses ennemis lorsqu'on accepte un office d'eux. Et je ne sais encore si l'on n'est pas obligé d'en avoir lors même qu'on refuse le service qu'ils veulent rendre. Le mot de reconnaissance marque si bien la nécessaire obligation de celui qui reçoit une grâce de quelqu'un, que personne ne le peut ignorer. En effet, reconnaître un bon office c'est être toujours en état de faire ce qu'on a fait pour vous, et quiconque ne sent pas dans son cœur une continuelle envie de faire pour autrui ce qu'on a fait pour le servir est sans doute un ingrat caché qui se découvrira à la première occasion qu'il aura de servir ceux par qui il a été servi. Mais pour venir au dessein particulier que j'ai de faire voir que l'ingratitude en amour est la plus horrible de toutes, je n'ai pas besoin de beaucoup de paroles. Car enfin quoiqu'il ne puisse y avoir de petite ingratitude, il est pourtant certain qu'elle est plus ou moins grande, selon que plus ou moins on a été obligé. Si un homme doit la vie à un ami, il lui sera plus obligé que s'il ne lui devait que sa fortune, et il sera encore plus ingrat que s'il lui était moins redevable. Cela étant ainsi, la question dont il s'agit peut-elle être mise en doute ? Et y a-t-il quelque chose qui puisse entrer en comparaison avec l'amour ? On sert son roi, son père, son mari, son maître et son ami, mais un amant se donne à sa maîtresse, et une maîtresse à son amant. Il n'y a que l'amour seule qui de deux cœurs, puisse n'en faire qu'un. Je sais bien que l'amitié s'en vante aussi bien que l'amour, mais elle s'en vante sans raison. Deux amis, mais je dis deux amis intimes, peuvent avoir chacun une maîtresse qui les divisera ou qui, du moins, leur rendra leur amitié moins sensible, puisqu'elle ne fera plus leur plus grand

plaisir. Mais pour l'amour, quand elle unit fortement deux personnes dont le cœur est tendre et dont l'esprit est raisonnable, je défie toute la puissance de l'amitié de les diviser. Il est donc, ce me semble, bien aisé de conclure que puisque l'amour est une union incomparablement plus forte et plus parfaite que l'amitié, et que rien ne peut être comparé à l'obligation qu'on a à une personne qui donne son cœur tout entier, qu'il n'y a point aussi d'ingratitude plus noire que celle d'un amant pour une maîtresse ou d'une maîtresse pour un amant. Au reste, quand je parle de l'amour, je n'entends pas parler de ces amours frivoles qui portent un nom qu'elles ne méritent pas, car ceux qui s'aiment de cette sorte, ne se donnant que le temps qu'ils perdent également à badiner, ils ne s'engagent à rien qu'à se divertir le mieux qu'ils pourront, tant qu'ils auront la fantaisie de se voir et de s'aimer. Mais j'entends parler d'une certaine amour ardente et sincère, fondée sur l'estime et la vertu, où il se fait un véritable échange de cœurs, où les volontés se confondent et qui semblent devoir durer éternellement. Car comme il n'y a rien de plus précieux au monde qu'une affection de cette nature, quiconque est capable d'ingratitude après en avoir reçu une de cette sorte est le plus perfide et le plus lâche de tous les ingrats. Il y a pourtant un certain esprit intéressé, qui oblige presque tous les hommes à mépriser plus un ingrat qui oubliera un office qu'on lui aura rendu pour sa fortune, qu'un ingrat d'amour qui oubliera toutes les marques de passion qu'on lui aura données. Cependant à parler raisonnablement, il n'y a rien de plus injuste, ni même de plus inhumain que d'être capable d'ingratitude pour une personne qui en donnant son cœur, a donné tout ce qu'elle peut donner. Car il ne faut pas en amour compter les services qu'on a reçus, comme on les compte en amitié parce que dès que deux personnes s'aiment parfaitement, il faut supposer qu'elles sont capables de faire toutes choses l'une pour l'autre, jusqu'à perdre la vie. Ainsi, dès qu'elles s'aiment, elles s'entre-doivent tous les offices que l'amour peut faire rendre, et elles se doivent tenir compte de tout cela comme de services rendus, puisqu'il ne s'en faut que l'occasion qui dépend de la fortune seulement.

— Mais à vous entendre parler, reprit froidement Émile, il semble que la reconnaissance en amour ne regarde que les amants heureux ?

— Je serai fort aise que cela soit ainsi, dit Plotine en riant, et qu'il y ait quelque distinction à faire en cas de reconnaissance car autrement je serais au désespoir d'être obligée de n'être point ingrate à trois ou quatre hommes qui font semblant de m'aimer.

— Il y a sans doute bien de la distinction à faire en ces sortes de choses, reprit Herminius, en effet, excepté en amour il ne faut jamais recevoir un bon office qu'on n'ait le cœur capable de le rendre, et qu'on ne s'en sente obligé. Mais en amour il n'en est pas de même, et la reconnaissance pour être bonne, ne doit jamais être ni contre la justice, ni contre la vertu. Cependant, elle serait et contre l'une et contre l'autre, si une dame reconnaissait également l'affection de quatre ou cinq amants, car enfin l'amour ne peut être partagé.

— Mais que deviendront donc les services des amants malheureux, reprit Émile, et pourquoi n'accusera-t-on point d'ingratitude celle qui les reçoit sans les reconnaître ?

— L'impossibilité, reprit Herminius, donne des bornes à toutes choses et il est aisé de l'entendre. Une dame n'aime pas qui elle veut, et lorsqu'elle aime quelqu'un, elle ne peut avoir d'autre reconnaissance pour ceux qu'elle n'aime pas, et qui la servent, que celle qui l'oblige à les plaindre, à les vouloir guérir de leur amour, et à les servir comme de véritables amis si elle en trouve l'occasion. Les vertus ne s'entredétruisent jamais, et on ne serait pas véritablement reconnaissant si on l'était avec injustice. Il n'est pas permis de nuire à un ami pour en servir un autre, et quand on dit qu'il faut reconnaître tous les bons offices qu'on reçoit, c'est-à-dire de la manière qu'on le peut raisonnablement. Ainsi, une dame peut ne rendre pas amour pour amour sans être ingrate, et ce n'est à proprement parler que l'amour réciproque qui peut avoir de cette ingratitude noire que je trouve si horrible, qui m'épouvante d'autant plus qu'elle ne peut jamais s'adresser qu'à la personne du monde dont on est le plus aimé, et qu'on doit le plus aimer. Et puis, à parler de l'ingratitude en général, elle ne peut jamais être bonne à rien. L'ambition peut avoir de bons effets, l'amour porte bien souvent à faire de grandes actions, la colère sert quelquefois à soutenir la justice, la cruauté toute effroyable qu'elle est, peut être en quelque sorte utile dans le cœur de ceux qui pour sauver la vie d'un homme sont obligés de lui couper un bras, et l'ingratitude est presque la seule chose qui n'est bonne qu'à faire du mal. La reconnaissance au contraire qui est une vertu qui ne fait pas tant de bruit que beaucoup d'autres, est pourtant tout à fait héroïque dans le cœur de ceux qui la connaissent comme il faut et je ne sais s'il n'y a pas quelquefois autant de gloire à reconnaître un bienfait de bonne grâce, qu'à rendre soi-même un bon office. »

Comme ils en étaient-là, Themiste arriva qui amenait le solitaire Merigène chez Cefonie, de qui il fut admirablement bien reçu. Plotine lui fit aussi toute la civilité qu'il méritait. Émile fut tout à fait aise de le voir, car il l'avait vu à Erice ; Herminius lui fit aussi beaucoup de caresses, et Amilcar qui était l'ami de tous les honnêtes gens, fut le sien dès qu'il le vit. Pour lui témoigner qu'il savait bien de ses nouvelles, il lui demanda s'il ne regrettait point sa solitude, et son admirable cabinet dont la vue était si belle. Il s'informa si un illustre ami qu'il avait dans son voisinage avait encore besoin de toute sa confiance pour supporter tous les supplices qui suivent une santé languissante, et il le pria ensuite de lui vouloir dire des nouvelles de la Princesse d'Elide, qui était allée à Erice pour prier Vénus de souffrir qu'elle donnât de l'amour sans en prendre. « Vous me demandez tant de choses à la fois, reprit Merigène, qu'il ne m'est pas possible de vous contenter promptement. Je vous dirai pourtant que Rome est un lieu fort propre à consoler d'un désert, que la vue du Capitole est assez belle pour me faire souffrir doucement d'être éloigné de celle de mon cabinet, que l'illustre ami dont vous voulez parler est toujours le plus sage et le plus vertueux

de tous les hommes, et en même temps le plus misérable par sa mauvaise santé, et que la Princesse d'Elide ayant été malade à Erice, est venue reprendre dans mon désert toute la fraîcheur de son beau teint. Mais après avoir répondu à toutes vos questions, dites-moi, je vous prie, pourquoi vous me demandez des nouvelles de la belle Elismonde, et si vous la connaissez.

— Je ne la connais que par le rapport d'Émile qui ne l'a jamais vue, reprit Amilcar en souriant, mais je la voudrais bien connaître par moi-même. Car enfin j'ai quelque curiosité de savoir comment est faite cette injuste personne qui va hardiment demander à la mère des Amours le privilège de donner toujours de l'amour sans en prendre. C'est pourquoi puisque vous l'avez eue quelques jours dans votre désert, je crois que vous feriez plaisir à la compagnie de la lui dépeindre.

— Quoique je ne sois pas un fort grand peintre, reprit Merigene, je veux bien vous faire son portrait pourvu que les dames devant qui je parle le demandent aussi bien que vous.

— Pour moi, dit Cefonie, je suis toujours fort aise qu'on accorde à Amilcar tout ce qui peut contenter sa curiosité, car il se sert si agréablement de tout ce qu'il sait, qu'il ne peut jamais trop savoir de choses.

— En mon particulier, dit Plotine, je trouve le sentiment de la Princesse d'Elide assez galant pour avoir la même curiosité,

— Pour moi, dit Herminius, quand ce ne serait que parce qu'elle règne en un lieu où l'on célèbre les jeux Olympiques qui sont les plus fameux de toute la Grèce, je ne serais pas marri de faire connaissance avec elle.

— Puisque cela est ainsi, dit Merigene, je m'en vais contenter votre curiosité. Je vous déclare pourtant que la Princesse d'Elide est une personne dont la peinture n'est pas aussi aisée à faire que vous l'imaginez. En effet, quelque soin que j'y puisse apporter, je suis assuré que je ne la ferai pas ressembler parfaitement, et que ceux qui connaissent bien la belle Elismonde, trouveront que j'aurai mal fait son portrait. Mais puisqu'il ne m'est pas possible de ne vous obéir point, je vous dirai que cette jeune Princesse est justement de la grandeur que je voudrais qu'on représentât la mère des Amours, car je ne puis souffrir ces peintres et ces sculpteurs qui nous représentent Vénus d'une taille si extraordinaire, qu'on ne peut s'imaginer que l'Amour soit son fils, mais on peut dire que si l'Amour avait une sœur, elle ressemblerait sans doute à la Princesse d'Elide. Vous jugez bien par ce que je vous dis qu'Elismonde n'est pas grande, mais depuis qu'il y a de belles personnes il n'y en a jamais eu dont la taille ait été mieux faite que la sienne, ni plus convenable à l'air de son visage et de sa beauté. En effet, si elle était un peu plus grande ou un peu plus petite, un peu plus grosse ou un peu plus menue, elle perdrait infailliblement quelque chose de ce qui la rend si aimable, tant il est vrai qu'elle est comme il faut qu'elle soit pour être bien. Elismonde a les cheveux blonds, et elle les a si merveilleusement beaux, que l'art ne sert qu'à les ranger, encore ne sais-je si la négligence ne les rend point quelquefois plus beaux. Le tour de son visage est en ovale, elle a le

nez bien fait, la bouche bien taillée, les dents blanches, le teint fort uni, et fort lustré, l'air de la jeunesse sur tout le visage, les yeux bleus, doux, souriants, plein d'esprit, et un peu languissants et ce qui achève de la rendre infiniment charmante c'est qu'elle a une physionomie douce et attirante, qui ne promet que de la bonté et de la tendresse. Elismonde a encore la gorge si bien faite, que même après de longues maladies elle paraît toujours belle. Pour les bras et les mains, c'est ce qu'on ne saurait exprimer, car soit par leur forme, par leur blancheur, par leur embonpoint ou par je ne sais quel charme secret qu'on ne peut décrire, on ne saurait s'empêcher quand Elismonde relève son voile, ou raccommode quelque chose à sa coiffure, ou fait quelque autre action qui laisse bien voir leur beauté, d'abandonner ses yeux, pour quelques moments, quelques aimables qu'ils soient, pour admirer à leur tour la beauté des plus belles mains et des plus beaux bras du monde. Ce que la Princesse d'Elide a encore de fort agréable, c'est qu'elle a l'action fort libre et qu'encore qu'elle s'aime assez, elle ne fait pourtant point trop la belle. Elle est même propre d'une certaine propriété naturelle qui ne sent point l'affectation, sa coiffure n'est ni trop ajustée, ni trop négligée, et ses habillements ne sont jamais trop magnifiques. Ils sont pourtant fort galants, et elle les porte de très bonne grâce. Elle choisit avec adresse les couleurs qui lui sont avantageuses, et si elle a quelque soin particulier, c'est d'avoir des bracelets ingénieux et agréables et d'être toujours également propre, soit qu'elle soit parée, ou qu'elle ne le soit pas. Pour de l'esprit, Elismonde en a sans doute beaucoup, principalement de celui qui redouble la force de sa beauté. Elle parle agréablement, elle est douce, civile, et même flatteuse quand elle veut, quoiqu'elle ait quelquefois l'air un peu froid pour certaines gens qui ne lui plaisent guère. Pour l'humeur, elle l'a extrêmement égale, principalement pour ses amies ; son tempérament a sans doute un peu de mélancolie, mais elle ne la montre presque jamais en conversation, et elle ne s'en sert qu'à chanter plus passionnément des airs languissants, car Elismonde a la voix fort aimable, ou qu'à réciter des vers d'amour d'une manière si touchante qu'on dirait qu'elle sent la passion qu'ils expriment, et que c'est elle qui les a faits tant elle entre bien dans les sentiments de ceux à qui l'amour les a faits faire. Cependant, Elismonde est gaie lorsqu'elle est en compagnie qui lui plaît, c'est pourtant toujours une gaieté modeste, et elle n'a jamais de ces enjouements excessifs qui déconcertent la beauté. Au contraire, elle peut en un moment quand bon lui semble, paraître un peu sérieuse sans qu'on y puisse trouver rien à dire. Au reste, Elismonde n'est pas comme ces belles qui veulent toujours être de toutes les grandes fêtes, car elle n'aime point la presse, et ne va presque jamais au bal quoiqu'elle danse de bonne grâce. Elle n'est pas même de l'humeur de ces belles qui se plaindraient de leur beauté si elle ne leur faisait pas donner tous les ans grand nombre de collations, de festins, et de sérénades, car Elismonde se contente de conquérir des cœurs sans vouloir des témoignages d'affection de cette nature, et à la réserve de quelques louanges en vers qu'elle souffre quelquefois qu'on lui donne, elle ne peut se résoudre à rien recevoir, ni

de ses amants, ni de ses amis, ni de ses amies. Au contraire, Elismonde qui a le cœur grand aime naturellement à donner et à faire de petites fêtes chez elle, bien loin d'en aller chercher chez les autres. Elismonde a encore une qualité fort rare à une belle et jeune personne, c'est qu'elle ne médit point du tout, que les railleries dangereuses lui déplaisent et qu'elle ne fait jamais de mal à personne volontairement. Elismonde aime sans doute les louanges, et quoiqu'elle dise qu'elle ne veut jamais aimer que le Prince d'Elide qui seul a pu toucher son cœur, elle n'est pourtant pas marrie qu'on l'estime, qu'on l'admire, et qu'on l'adore, et si elle a quelque chose de cruel dans l'âme, c'est d'avoir un dessein général de plaire, sans se soucier de faire des misérables qu'elle ne veut jamais rendre heureux. Ce n'est pas qu'elle n'ait raison de vouloir être fidèle au Prince d'Elide, car il est certain qu'il n'y eut jamais d'homme qui eût plus de générosité, plus de probité que celui-là, ni en qui on trouve plus essentiellement toutes les qualités d'un véritable homme d'honneur. Il est bien fait de sa personne, il a l'air haut, le cœur noble, l'esprit droit, l'humeur douce, l'âme tendre, il est ardent ami et plus ardent amant, il est libéral, homme de parole, sage et modéré, aimant les plaisirs raisonnables et la justice plus que toutes choses de sorte qu'à parler équitablement, Elismonde a raison de faire des malheureux de tous ses amants mais on n'a pourtant pas tort de murmurer un peu contre ses charmes et contre sa beauté, quand on en souffre la tyrannie.

— Il est toujours juste de se plaindre quand on souffre, reprit Amilcar,

— En effet, dit Plotine, je me plaindrais de moi-même si je m'étais fait quelque mal, et on se plaint même plus ou moins selon les divers degrés d'amitié qu'on a pour ceux qui nous font souffrir. Mais pour en revenir à Elismonde, si j'étais assurée que ses vœux eussent été exaucés, je me préparerais déjà à faire le voyage d'Érice.

— Vous craignez donc bien d'avoir de l'amour, dit Herminius en souriant,

— En vérité, répliqua-t-elle, je ne voudrais pas en avoir, et je trouve cependant que cela est assez importun d'avoir continuellement à s'opposer à l'estime qu'on a pour d'honnêtes gens, et qu'il faille continuellement, s'il est permis de parler ainsi, que notre esprit soit l'espion de notre propre cœur pour regarder de bien près si l'amour n'y entre point déguisé en amitié tendre.

— Pour moi, dit Cefonie, je suis assurée que je connais des personnes qui ont de l'amour et qui ne pensent pas en avoir.

— On peut s'y tromper quelque temps, reprit Amilcar, mais on ne peut jamais s'y tromper toujours,

— En mon particulier, ajouta Themiste, je connais d'autres gens bien opposés à ceux dont vous voulez parler, car ils croient avoir de l'amour et n'ont que d'une certaine folie enjouée qui ne lui ressemble presque point. »

Comme Themiste parlait ainsi, Zenocrate arriva qui après qu'on lui eût fait faire connaissance avec Merigene, apprit à cette belle compagnie qu'on avait

menée chez Valerius un homme de Veies, qu'on avait pris, qui s'était trouvé chargé de plusieurs lettres importantes. « Venait-il à Rome, reprit Cefonie ? »

Zenocrate fit alors quelque difficulté de répondre, mais Themiste jugeant que c'était à cause de Merigene, lui répondit de sa fidélité, si bien que reprenant la parole, « Il y venait sans doute, répliqua-t-il, car il venait parler à Clelius de la part d'un Veientin appelé Mamilius qui est son ancien ami, chez lequel on dit qu'Horace est esclave quoiqu'il ne soit pas connu à Veies pour ce qu'il est.

— Vous verrez, dit alors Herminius, que c'est vers ce même Veientin que Clelius a envoyé secrètement pour tâcher de délivrer Horace.

— C'est cela même, reprit Zenocrate, aussi Clelius fait-il ce qu'il peut pour empêcher que les consuls ne fassent maltraiter celui qu'on a pris.

— Mais que venait-il dire à Clelius ? répliqua Herminius,

— Il venait lui dire, répliqua Zenocrate, que Mamilius l'assurait qu'encore qu'il soit dans un parti opposé au sien, il sera toujours son ami et autant que l'intérêt de sa patrie le lui permettra, il lui donnera toujours des marques de son amitié.

— Si cet homme n'est chargé que de semblables commissions, reprit Herminius, il n'y a pas lieu de le maltraiter,

— S'il n'y avait que cela, reprit Zenocrate, il n'y serait pas exposé, mais on lui a trouvé des lettres du Prince Titus pour Collatine et pour Hermilie, il est vrai que celles-là ne parlent point d'affaires d'État mais il en a une de Tarquin pour le pontife, où ce prince exagérant l'excessive dépense qu'il a faite pour témoigner son zèle envers les dieux lorsqu'il a fait bâtir le temple de Jupiter, semble vouloir l'engager à l'en récompenser en prenant ses intérêts, et en insinuant adroitement dans l'esprit du peuple, qu'il faut le rappeler. Mais entre toutes ces diverses lettres, cet homme en a d'autres qui font voir qu'après avoir négocié à Rome, il avait ordre d'aller en Grèce vers le Prince d'Elide, car il en a une de ce Veientin pour le prince de ce pays-là et ce qui surprend assez, c'est que ce Veientin lui parle avec beaucoup d'autorité, et lui commande presque d'aller en personne à Delphes consulter l'oracle sur le succès de la guerre que les Veientins ont résolu de faire à Rome, car comme Tarquin y envoya autrefois les Princes ses fils, lorsque Brutus fut avec eux, les Veientins qui viennent de voir combien l'oracle qu'on leur avait rendu s'est trouvé véritable puisque Brutus s'est vu maître de Rome, veulent savoir ce qui leur arrivera. Si bien que Mamilius écrit, comme je vous l'ai dit, au Prince d'Elide pour l'obliger à consulter cet oracle, s'engageant à faire une offrande considérable au temple de Delphes de la part de sa République. Il y a même encore beaucoup d'autres choses qu'on n'entend pas.

— Mais, reprit Plotine en regardant Merigene, ce Prince d'Elide n'est-il rien à la Princesse Elismonde dont vous venez de nous faire la peinture ?

— Il est son mari, reprit Merigene, c'est de lui dont je vous ai parlé après vous avoir dépeint la Princesse sa femme, et il ne faut pas s'étonner si Mamilius parle à ce prince avec autorité, car il est son père.

— Mais comment peut-il être que le fils d'un Veientin soit Prince d'Elide ? répliqua Plotine,

— La fortune qui est une capricieuse, reprit Merigene, fait des choses bien plus étonnantes que celles-là. Mais je puis pourtant vous assurer que depuis qu'elle a fait des aventures de guerre, d'amour et de générosité, elle n'en a jamais fait de plus surprenantes que celles qui sont arrivées au Prince d'Elide. Et certes, on ne doit pas trouver étrange que Mamilius croie si fortement qu'on peut prévoir l'avenir, car il en a eu un exemple en la personne du Prince son fils, qui ne lui permet pas d'en douter. »

Toute la compagnie ayant entendu parler Merigene comme il faisait, eut beaucoup de curiosité de savoir l'histoire du Prince et de la Princesse d'Elide, mais comme il était déjà assez tard et qu'Herminius jugea qu'il importait que Valerius sût que le Prince d'Elide était fils de Mamilius, et que de plus, il voulait aller voir Valerie, il dit qu'il fallait remettre la chose au lendemain et qu'il fallait même que Valerie eût sa part de ce plaisir-là. Et en effet, la compagnie se sépara. Mais afin que Valerius fût mieux instruit de ce qui était à propos qu'il sût, Themiste fut avec Merigene chez ce consul à qui il dit des choses fort importantes. « Car enfin, dit Merigene à Valerius, vous savez que la famille des Tarquin est originaire de Corinthe, ainsi il ne serait pas impossible que Mamilius engageât le Prince son fils, à persuader aux Corinthiens d'embrasser les intérêts de Tarquin. Et comme le commerce est grand de Corinthe en Sicile, ils pourraient, ensuite, engager quelques-uns des princes de cette île, qui est plus proche d'ici qu'eux, à se mêler dans cette guerre. »

Après quoi, Merigene s'offrit de négocier avec le Prince d'Elide dont la vertu était si grande, qu'il savait bien qu'il serait toujours du côté de la justice, l'assurant qu'il y avait même des choses en sa vie qui l'engageaient à être ennemi de tous les tyrans. Valerius remercia Merigene et sans refuser l'offre qu'il faisait de traiter des intérêts de Rome avec le Prince d'Elide, il le pria de lui vouloir bien dire par quelle aventure le fils de Mamilius qu'on croyait perdu dans un long voyage, pouvait être Prince d'Elide. Comme Merigene lui eut répondu que cette aventure était longue, et qu'il y avait pour le moins autant de guerre que d'amour, Valerius en souriant, donna commission à Herminius de l'apprendre de Merigene, puisque les affaires générales ne lui en donnaient pas alors le loisir. Si bien que l'histoire de la Princesse d'Elide que Merigene ne devait raconter que pour contenter la curiosité de Cefonie, de Plotine, et d'Amilcar, devint presque une nécessité d'affaire d'État. Et en effet, le lendemain après qu'Herminius eut été faire une visite à Clélie et à Octave qui était un peu mieux ce jour-là, il fut chez Valerie où Cefonie, Plotine, Themiste, Amilcar et Merigene, se rendirent. Si bien que comme Merigene savait qu'il avait beaucoup de choses à dire, dès que les premières civilités furent faites et que Valerie qui l'avait reçu très civilement l'eut prié de tenir la parole qu'il avait donnée, il parla de cette sorte en s'adressant à Valerie, à qui Plotine avait déjà dit tout ce qu'elle savait de la Princesse d'Elide.

« Vous me trouverez peut-être bien hardi, Madame, d'oser vous entretenir des nouvelles de vos voisins et de vous parler de Veies qui est à vos portes, comme si j'étais de Toscane, et que je ne fusse pas d'Asie. Il est vrai que la fortune m'a conduit en tant de lieux différents, qu'il y a si longtemps que je demeure en Sicile, et que j'ai vu toute l'Italie, que je puis presque dire que ma patrie se trouve partout. En effet, de l'humeur dont je suis, tous les gens d'honneur me tiennent lieu de citoyens et je ne mets jamais de véritable distinction entre les hommes que celle de la vertu toute seule y met. Après cela, Madame, il faut que je vous dise que le Prince d'Elide, qui s'appelle Hortense, est d'une race très illustre. En effet, sa famille est aussi ancienne que la ville où il est né, qui est comme vous le savez, une des plus importantes de ces douze villes célèbres qui partagent entre elles la domination de toute la Toscane. Mais sans m'arrêter inutilement à vous particulariser les diverses marques d'honneur qui ont été en cette maison, je vous dirai seulement qu'elle a toujours eu les premiers emplois dans Veies, et qu'on dit que ce fut un des prédécesseurs d'Hortense qui donna autrefois cette célèbre statue de Junon, qu'ils appellent Junon Reine, à laquelle ils ont bâti un superbe temple. Comme les Veientins révèrent la déesse qu'elle représente en qualité de protectrice de leur ville, et qu'ils sont naturellement scrupuleux, ils croient que si on leur avait enlevé cette statue, leur état serait détruit. Je vous dis ceci, Madame, afin que vous ressouvenant du naturel des Toscans, vous ne trouviez pas étrange que l'illustre père d'Hortense ait été capable de faire ce que vous apprendrez par la suite de mon discours. Mais avant que de vous le dire, il faut que vous sachiez que ce généreux Veientin qui s'appelle Mamilius, dès sa plus tendre jeunesse a toujours été vertueux. Qu'il a aimé sa patrie préférentiellement à toutes choses, et la gloire autant que son pays. Comme c'est l'ordinaire de ceux de cette nation de consulter leurs devins qui sont les plus savants du monde dans l'art dont ils se mêlent, il consulta les plus fameux qu'il connaissait sur la naissance de son fils unique, qui est Hortense, dont je vous raconte la vie. Tous ceux à qui il parla, après lui avoir dit que son fils aurait mille grandes qualités, l'assurèrent qu'il fallait qu'il régnât au lieu où il passerait sa vie, et qu'il était impossible qu'il ne mourût pas souverain. Ce généreux Veientin s'affligea de cette réponse au lieu de s'en réjouir, car comme il aimait sa patrie avec une passion extrême, il se trouva le plus malheureux de tous les hommes d'avoir un fils qu'il craignait qui ne fût tyran de son pays. De sorte que cette cruelle pensée ne l'abandonnant pas, et voulant chercher à douter de ce que les devins de sa ville lui avaient dit, il fut de ville en ville par toute la Toscane, pour consulter tous ceux qui avaient la réputation d'être habiles en l'art de deviner. Plus il en consulta, plus son appréhension augmenta, car ils lui dirent tous la même chose. Ensuite, n'étant pas encore content, il fut à Preneste dans ce célèbre temple de la Fortune, qui est sur le haut de la montagne sur laquelle cette ville est bâtie, pour voir si les forts Prenestins seraient d'accord avec les devins qu'il avait consultés. Car comme vous ne l'ignorez pas, il y a en ce lieu une espèce d'oracle de hasard, qui semble décider du destin des

hommes. Mais à Preneste comme à Veies, ce généreux père trouva que son fils était né pour régner et qu'il fallait absolument qu'il se rendît maître d'un État. Après cela, ce père de qui la vertu faisait l'affliction, s'en retourna à Veies et sans rien dire de sa douleur, songea à élever son fils le mieux qu'il pourrait, pour voir si par les soins de l'éducation, il ne pourrait point s'opposer à la force de la destinée, qui semblait vouloir qu'il fût tyran de son pays. Plus cet enfant augmenta en âge, plus son inquiétude redoubla parce qu'en toutes ses actions, il y avait toujours quelque marque de supériorité. S'il jouait avec des enfants comme lui, il en voulait être le maître, il avait l'air grand, il n'aimait pas à obéir à ses égaux, et il témoignait avoir du cœur et de l'esprit, et était enfin très aimable et très bien fait. Hortense vécut de cette sorte jusqu'à l'âge de sept ans. Étant un jour dans le temple de Junon Reine, comme il y avait beaucoup de monde parce que c'était le jour qu'on célébrait la fête de cette déesse, il fut hardiment se mettre dans une chaire relevée de trois marches qui n'était jamais occupée que par le premier des devins qui était sacrificateur. Bien qu'on l'en voulût faire partir il s'y tint ferme, jusqu'à ce que le devin lui-même vint pour faire la cérémonie. Mais quoiqu'il lui pût dire pour l'obliger d'en sortir, il fallut l'en arracher, de sorte que ce devin sachant qui était cet enfant et se souvenant de ce qu'il avait prédit de lui, emporté par le zèle qu'il avait pour sa patrie, se tournant vers la statue de Junon et élevant la voix en lui tendant les mains, « Ô ! grande déesse, s'écria-t-il, veuillez empêcher que ce dangereux enfant ne soit le tyran d'un lieu où l'on vous adore avec tant de respect. » À peine eut-il dit cela, qu'il s'éleva une confusion de voix parmi ce peuple. Cependant, le généreux père du jeune Hortense qui était le plus zélé de tous les Veientins pour le salut public, étant entré dans le temple comme les choses en étaient-là et ayant vu ce qui s'y passait, s'avança et avec une générosité qui n'eut jamais d'égale, prit Hortense par la main et s'adressant au sacrificateur lui dit avec une fermeté admirable qu'il allait faire un sacrifice de son fils à sa patrie. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je croie que je doive lui ôter une vie que les dieux lui ont donnée, mais je disposerai de lui d'une façon que Veies n'aura jamais rien à craindre de son ambition. » Ensuite, ce père affligé s'en alla et choisissant un ami qu'il avait qui n'avait pas grand bien, qui avait de la vertu et qui avait toute sa vie eu un fort grand désir de voyager, le pria de vouloir prendre la conduite de son fils et d'en vouloir devenir le père. Ainsi, partageant son bien avec lui, il le conjura d'aller errer par le monde avec son enfant, de l'instruire toujours à la vertu, de tâcher de lui faire même oublier d'où il était, de lui faire plutôt choisir la Grèce pour y vivre que nul autre lieu du monde, et de ne le ramener jamais en Italie. Et en effet, cet homme qui se nommait Gentius, accepta le parti que son ami lui proposa dès qu'il vit qu'il avait formé un dessein inébranlable d'exiler Hortense. Quelques jours après, il fut s'embarquer à un des ports de Toscane. D'abord il passa en Sicile et fut ensuite à Corinthe où il éleva Hortense jusqu'à l'âge de vingt ans, où il mourut. Mais comme le bien que le père d'Hortense lui avait donné n'avait pas profité entre ses mains, et qu'il

l'avait presque entièrement employé ou à voyager, ou à bien faire instruire Hortense, il lui en laissa fort peu, et mourant subitement il ne lui découvrit rien de sa fortune. Car il faut que vous sachiez, Madame, que Gentius avait apporté tant d'art à faire oublier à cet enfant d'où il était qu'il croyait être de Sicile. Ce n'est pas qu'il ne se souvint encore de Veies, mais comme Gentius lui avait dit qu'on l'y avait porté à l'âge de six mois, il ne savait point ce qu'il devait croire, et il y avait une si grande confusion dans sa mémoire, de ce qu'il avait vécu durant son enfance, que tout ce qu'il en pouvait conjecturer était qu'il y avait quelque chose de fort extraordinaire à sa naissance. De sorte que par grandeur d'âme, ne voulant pas chercher ce qu'il n'eût pas voulu trouver, il pensa seulement alors à ce qu'il pouvait faire. Il avait beaucoup d'amis à Corinthe, mais cela ne lui servait de rien, et sachant qu'il y avait alors guerre entre les Thessaliens et les Opuntins, il se résolut d'y aller pour voir ce que la fortune ferait pour lui. Comme la curiosité est toujours dans l'âme des honnêtes gens, Hortense en allant en Thessalie, qui est la plus belle partie de la Macédoine, eut dessein d'aller voir cette célèbre vallée de Tempé qui est entre le mont Ossa et le mont Olympe dont le sommet est toujours au-dessus des orages et des tempêtes, et à qui la seule nuit peut dérober les rayons du Soleil. Comme Hortense avait je ne sais quel instinct qui l'obligeait à se confier à sa fortune, il se mit en un équipage d'un homme de sa naissance qui voyage sans grand train, quoiqu'il ne sût pas quelle elle était, laissant à son destin à lui donner les voies de le faire subsister. Il mena donc deux esclaves et s'en alla droit vers Tempé que je ne m'arrêterai pas à vous décrire, quoique j'en eusse pourtant quelque envie parce que c'est le plus beau lieu que j'aie jamais vu et qui par sa beauté pensa faire perdre la vie à Hortense. « Eh ! de grâce, dit Valerie en interrompant Merigene, n'allez pas si vite et dites-nous un peu comment est fait un lieu que tout le monde loue !

— Pour moi, dit Amilcar, j'ai pensé aller exprès d'Afrique en Thessalie, pour avoir le plaisir de m'y promener.

— Allons-y donc tout à l'heure, ajouta Plotine, car je crois que si Merigene nous le décrit nous saurons aussi bien comment il est fait que si nous y avions été.

— Pour moi, poursuivit Cefonie en souriant, je n'ai encore jamais rompu de promenade !

— Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour rompre celle-là, dit alors Herminius, c'est pourquoi je pense que Merigene n'a qu'à se préparer à faire une belle description, car je ne pense pas que Themiste et Émile s'y opposent. »

Et en effet, ayant tous deux répondu comme des gens qui souhaitaient tout ce que désirait la compagnie, Merigene reprit la parole de cette sorte : « Tempé est entre le mont Ossa et le mont Olympe, qui sont les deux plus hautes montagnes de la Thessalie, où il y en a trente-quatre. La longueur de cette fameuse vallée est de quarante stades, pour sa largeur elle est assez inégale car tantôt elle s'étend et tantôt elle se resserre. Au milieu de ce vallon délicieux coule le

fleuve Penée qui étant grossi de quatre belles rivières est capable de porter d'assez grands bateaux. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le fleuve Eurote (qu'Homère appelle Titaresia) qui se jette dans le fleuve Penée, ne mêle point ses eaux avec les siennes. En effet, on les distingue par la différence de leur couleur, de sorte que comme si le fleuve Penée en avait du dépit, après avoir coulé quelque temps ensemble sans confondre leurs eaux, se séparent tous deux sans s'entremêler. Mais ce qui rend la vallée de Tempé plus belle, c'est que tous les arbres qu'on y voit sont entortillés de lierre depuis leurs racines jusqu'au sommet et qu'ainsi on ne voit rien qui ne soit vert ; il y a aussi une herbe admirablement belle qui s'appelle Smilax, qui rampe encore le long des arbres qui retombent en lambruche et qui couvre entièrement la terre. De sorte que comme je l'ai déjà dit tout est vert en cet agréable vallon. L'on voit aussi le long du fleuve, à droite et à gauche, de petits bocages de myrtes et de lauriers qui offrent leur ombre à ceux qui passent, et ce qui rend ce lieu encore plus agréable, c'est que sous ces divers ombrages coulent plusieurs petits ruisseaux, dont les eaux sont non seulement agréables à boire, mais excellentes pour la santé. Il y a même une grande multitude d'oiseaux qui se plaisent en ce beau désert par la quantité des arbres, des buissons et des ruisseaux qu'ils y trouvent, et par la tranquillité qui y règne. Aussi, le fleuve Penée après s'être comme précipité en entrant dans cette vallée, semble s'y plaire et coule si lentement qu'on dirait que ses eaux sont des eaux dormantes. On y voit plusieurs îles qui servent à embellir le fleuve et la vallée. Pour les peuples d'alentour, comme ils croient que ce vallon est particulièrement agréable aux dieux, ils le choisissent pour y faire des sacrifices, s'imaginant que leurs vœux y sont plus favorablement exaucés qu'ailleurs. De sorte que ceux qui passent par cet endroit-là, y trouvent toujours l'air parfumé, ou par l'encens des sacrifices qu'on y fait continuellement, ou par les fleurs qui croissent abondamment en cet aimable lieu. Les Thessaliens disent qu'Apollon, après avoir tué le serpent Python, vint en ce vallon se purifier par le commandement de Jupiter. Après quoi, il fut couronné de laurier, dont il y a abondamment le long des rives de Penée. Ils disent encore qu'après avoir été couronné, il prit un rameau de ce même laurier et qu'il s'en alla à Delphes, où il se mit en possession de l'oracle qui est si célèbre partout. Pour prouver cette vérité, ils montrent aux étrangers un autel où ils assurent qu'il fut couronné, et où il prit ce rameau dont je viens de parler. Quoiqu'il en soit, tous les jeunes gens de Delphes conduits par un capitaine, vont tous les ans faire un sacrifice à Tempé en mémoire d'Apollon et s'en retournent couronnés de laurier en chantant des vers faits à sa gloire. Ils passent par le chemin qu'ils appellent Pythia, c'est-à-dire par la Pelagonie, par Etha, par les Eniens, les Meliens, les Doriens, les Locriens, les Herperiens, et tous ces divers peuples accompagnent ces jeunes Delphiens avec beaucoup d'honneur, comme ceux de Delphes accompagnent ceux qui viennent à Tempé de régions plus éloignées. Mais ce qui rend cette vallée encore plus extraordinaire, c'est que tous ceux qu'on y rencontre passent avec respect comme en un lieu consacré à Apollon,

et qu'on n'y voit nul objet qui ne soit agréable. Joint que ces deux hautes montagnes qui sont à un bout de la vallée, et qui s'aplanissent peu à peu en s'éloignant de cette ouverture par où le fleuve Penée se jette dans la mer, servent encore à la faire paraître plus belle. Car l'endroit par où l'on y descend est si pierreux, si raboteux, si inégal, si rustique et si sauvage, que le vallon en paraît plus délicieux. L'opinion des habitants du pays est que ces deux montagnes se sont séparées par un tremblement de terre et qu'avant cela le fleuve Penée n'ayant point d'issue en cet endroit pour s'aller jeter dans la mer, inondait tout ce pays-là. Mais enfin, voilà quelle est la célèbre vallée de Tempé, qu'Hortense eut dessein d'aller voir en allant en Thessalie. Et en effet, il contenta sa curiosité et fut si charmé de la beauté de ce lieu-là, qu'il se résolut d'y demeurer trois ou quatre jours pour voir cette fameuse assemblée de Delphes dont j'ai déjà parlé, qui se devait faire précisément au temps qu'il y était. Il sut même que la sœur du Prince des Messeniens, qui avait alors guerre contre un prince de ses voisins, venait aussi faire un sacrifice dans la vallée de Tempé, pour demander la victoire pour le Prince son frère. Comme il fallait attendre deux jours, Hortense qui était adroit à toutes sortes d'exercices et qui aimait alors assez la chasse sans savoir les lois du pays, fut se promener le long du fleuve Penée, faisant porter un arc et des flèches par un de ses esclaves, avec intention de s'en servir contre quelque bête sauvage s'il en rencontrait quelqu'une, car il tirait plus juste que jamais personne n'a tiré. Comme il fut donc, un matin, se promener de cette sorte, il aperçut je ne sais quoi qui remuait au travers des roseaux. Comme ceux qui aiment la chasse sont plus curieux que les autres en semblables rencontres, il s'en approcha et vit que c'était une grande cigogne qui tenait un serpent. Hortense étant alors emporté par l'ardeur d'un jeune chasseur qui aime à montrer son adresse, prit son arc et tira si juste sur cet oiseau, qu'il donna la vie au serpent qu'il allait dévorer. Mais à peine l'eut-il tué, que six Thessaliens armés qui se reposaient dans un petit bocage de lauriers qui était proche de là, sortirent à l'improviste du lieu où ils étaient, se jetèrent sur lui et le voulurent prendre car il faut que vous sachiez Madame, qu'il y a une loi parmi les Thessaliens qui défend, sur peine de la vie, de tuer des cigognes parce que la Thessalie étant sujette à avoir une quantité prodigieuse de serpents que ces oiseaux-là aiment fort à manger, ils les regardent comme des oiseaux sacrés qui leur sont envoyés par les dieux pour les délivrer des serpents et des couleuvres. Mais Hortense qui n'avait jamais oui parler de cette loi, crut que ceux qui l'attaquaient étaient des gens qui le voulaient voler. Comme il n'entendait pas trop bien leur langue qui est différente du Grec qu'on parle à Corinthe, il ne s'aperçut pas qu'ils l'appelaient sacrilège, de sorte qu'il ne songea qu'à se défendre. Aussi le fit-il avec un courage héroïque, car bien qu'ils fussent six contre lui et qu'il n'eût alors qu'un esclave désarmé pour sa défense, il blessa trois de ceux qui l'attaquaient et combattit longtemps sans pouvoir être pris. Mais à la fin, étant venu encore quatre autres Thessaliens, et son épée s'étant rompue, il fut contraint de céder au nombre et de se rendre. À peine se fut-il rendu, qu'il

se vit maltraité comme un criminel. Ils le prirent donc et le menèrent à une ville au pied du mont Olympe, afin qu'ayant dit à celui qui était destiné à rendre la justice qu'ils lui avaient vu tuer une cigogne qui mangeait un serpent, il le condamnât selon la loi du pays à perdre la vie. Comme ils le conduisaient donc avec toute la rigueur que peut avoir un peuple superstitieux lorsqu'il est persuadé que la cruauté qu'il a est un zèle de religion, ils rencontrèrent assez près des portes de la ville, un chariot plein de dames, escorté par plusieurs hommes à cheval. Celle qui paraissait être la maîtresse des autres était belle et de bonne mine et avait je ne sais quoi dans l'air du visage qui témoignait de la bonté. En effet, cette personne qui se nomme Andronice et qui est sœur du Prince des Messeniens, voyant un homme aussi bien fait qu'Hortense et aussi bien vêtu, mené si rudement par dix hommes dont il y en avait trois de blessés, les pria de s'arrêter et de lui vouloir dire quel crime avait commis celui qu'ils conduisaient. Comme ces Thessaliens connaissaient bien que celle qui leur parlait était une personne de haute qualité et que sa beauté se faisait respecter partout, ils lui dirent le crime d'Hortense, ajoutant qu'il serait précipité le lendemain. Ils parlaient alors plus posément qu'ils n'avaient fait lorsqu'ils avaient attaqué Hortense, c'est pourquoi il entendit aussi bien qu'Andronice de quoi il était accusé et le péril où il était. Si bien que prenant alors la parole en s'adressant à la princesse qui semblait si obligeamment s'intéresser sa fortune, « Je veux croire, Madame, lui dit-il car elle parlait la même langue que lui, que les dieux vous envoient ici pour sauver la vie d'un étranger qui ne sachant pas les lois du pays, a fait un crime innocemment. Car encore que je sois habillé comme un Grec, bien loin d'être précisément de Thessalie, je ne suis né en aucun lieu de la Grèce. Ainsi Madame, j'ai lieu d'espérer que vous voudrez bien prendre ma protection en un pays où je ne connais personne. Ce n'est pas, ajouta-t-il avec beaucoup de fermeté, que j'aime fort la vie, ni que je craigne fort la mort mais comme je crois qu'il y a de la folie à mépriser trop la première et de la faiblesse à appréhender trop la seconde, je ne crois rien faire contre la grandeur de courage de vous demander votre protection, car encore que je connaisse bien que vous n'êtes pas de ce pays, je ne laisse pas de juger que votre condition et votre beauté peuvent aisément vous acquérir du crédit partout où vous en voudrez avoir. »

Hortense dit cela d'un air si noble, qu'Andronice en eut le cœur touché. Mais comme ces Thessaliens virent que cette conversation pourrait nuire au dessein qu'ils avaient, ils l'interrompirent et forcèrent Hortense à les suivre, principalement ceux qui voyaient encore couler leur sang par les blessures qu'il leur avait faites. Comme la vertu trouve quelquefois de l'admiration dans le cœur des plus brutaux, il y eut un des Thessaliens qui demeura derrière les autres, et qui s'approchant du chariot d'Andronice dit à cette princesse que puisque cet homme était étranger elle ferait bien d'en avoir pitié, et qu'il l'assurait qu'il n'avait jamais connu de plus vaillant homme que lui. Ensuite de quoi, il alla rejoindre ses compagnons. Cependant, Andronice qui voyait qu'Hortense avait l'air d'un

homme de qualité, qu'il parlait bien, qu'il était brave et qu'il était innocent, prit une forte résolution de lui sauver la vie. Elle commanda donc à celui qui conduisait son chariot d'aller où allaient ces gens qui conduisaient ce prisonnier, et en effet, elle arriva à la maison de celui qui devait prononcer l'arrêt d'Hortense en même temps que lui. Comme elle fit dire qui elle était en y arrivant, elle fut reçue avec respect et parla même devant que ceux qui amenaient Hortense pussent parler. De sorte que disant la chose comme elle était à celui qui en devait juger, il parut touché du malheur d'Hortense. Mais il lui dit que la loi qu'il avait enfreinte était si rigoureusement observée en Thessalie, qu'il était difficile de le sauver. Andronice lui répondit alors que la qualité d'étranger le justifiait, mais il lui dit ensuite qu'on supposait qu'un étranger devait s'informer des coutumes des lieux où il allait, et que dès qu'on entrait en un pays, on s'assujettissait à la loi, ajoutant que c'était au peuple seulement à accorder cette sorte de grâce, parce que c'était lui qui avait le plus d'intérêt au crime d'Hortense. Tout ce qu'il pouvait faire était de suspendre son jugement et de s'en remettre au peuple. Andronice le trouvant si ferme, lui parla d'une manière encore plus touchante et fit si bien qu'il lui promit de sauver la vie à cet étranger, et de faire en sorte que le peuple y consentirait. Il fallut pourtant qu'Hortense couchât dans la prison, mais enfin, le lendemain, la Princesse Andronice agit si heureusement que le peuple pardonna à cet illustre criminel, et comme les Thessaliens sont les moins éclairés d'entre les Grecs, ils l'obligèrent bizarrement à rapporter, ou à renvoyer une cigogne en Thessalie, afin qu'il pût être réputé innocent. Dès qu'il fut libre, il fut remercier Andronice, et il le fit de si bonne grâce, qu'elle se tint bien récompensée du service qu'elle lui avait rendu. Mais après qu'elle eut imposé silence à la reconnaissance qu'il avait pour l'office qu'il venait de recevoir, elle lui demanda d'où il était, où il allait, quel dessein l'avait conduit en Thessalie, et ce qu'il y cherchait. « Pour le lieu de ma naissance, Madame, lui dit-il, il ne m'est pas permis de vous le dire, mais pour les autres choses que vous me demandez, je vous dirai que je suis venu à Tempé par curiosité seulement, et que je prétends, après cela, chercher la guerre en Thessalie afin de faire quelque action qui puisse me rendre digne de la protection que j'ai reçue de vous.

— Puisque vous ne cherchez que la gloire, reprit-elle, venez la chercher dans l'armée du Prince de Messénie, mon frère. Comme c'est pour l'heureux succès de ses armes que je suis venue en Thessalie, je croirai que mes vœux auront été exaucés si je puis lui mener un homme aussi brave que vous, car puisqu'étant seul vous avez pu vous empêcher d'être pris par six hommes armés et qu'il en a fallu dix pour vous vaincre, quand vous serez dans une armée qui jusqu'ici n'a pas été malheureuse, vous y ferez sans doute des choses qui seront également avantageuses, et à celui qui les fera, et à celui pour qui elles seront faites. »

Hortense entendant parler Andronice de cette sorte en eut une joie extrême car n'ayant point de dessein particulier, il fut ravi de trouver une occasion comme celle-là. Il reçut donc cette offre avec joie et assura Andronice qu'il

s'estimerait tout à fait heureux de hasarder la vie qu'elle lui avait conservée, pour le service du Prince son frère. Ainsi, il se disposa à la suivre quand elle aurait fait le sacrifice qu'elle avait résolu de faire, et en effet, pour ne m'arrêter pas à des choses peu nécessaires, je vous dirai en peu de paroles qu'Andronice après avoir satisfait à ce qu'elle devait aux Dieux et avoir vu toutes les beautés de la vallée de Tempé, s'en retourna accompagnée d'Hortense. Elle avait avec elle deux hommes de qualité avec qui Hortense fit bientôt amitié. Durant le chemin qu'il fallait faire, Andronice augmenta encore de beaucoup l'estime qu'elle avait déjà pour Hortense, car elle le trouva si plein d'esprit, si sage et si respectueux, qu'il lui plut infiniment. Hortense de son côté trouva que cette princesse avait mille agréables qualités, sans compter sa beauté qui n'était pas médiocre. Mais enfin, comme ils traversaient un bois un peu devant que le Soleil fût couché, on entendit un grand bruit de chevaux et un moment après on vit cinquante hommes à cheval l'épée à la main, qui voulurent envelopper le chariot d'Andronice. À peine cette princesse eut-elle regardé ces gens qui l'entournaient, qu'elle reconnut un amant qu'elle avait qui se nommait Attale, et qu'elle haïssait horriblement. Si bien que ne doutant pas qu'il ne la voulût enlever : « Ha ! Hortense, s'écria-t-elle en le cherchant des yeux, vous pouvez me rendre plus que la vie que vous me devez en m'empêchant d'être enlevée par le traître Attale ! »

À ces paroles, Hortense qui avait déjà mis l'épée à la main aussi bien que dix ou douze hommes à cheval qui accompagnaient Andronice, fut droit vers Attale qu'il connut aisément pour le maître des autres. Mais comme cet amant maltraité ne cherchait pas à combattre et qu'il ne pensait qu'à enlever sa maîtresse, Hortense ne put pas le vaincre aussitôt qu'il voulait, parce qu'Attale songeait à donner ses ordres aux siens pour faire qu'on tirât Andronice de son chariot et qu'on la lui donnât entre ses bras, afin de l'enlever durant que ses gens combattaient ceux qui escortaient cette princesse. Car il devait trouver un asile dans le bois où ils étaient, où il y a un vieux chapiteau dont le maître était son ami. Mais comme Hortense voulait absolument s'acquitter de ce qu'il devait à Andronice, il se fit jour à travers ceux qui s'opposaient à son partage et après en avoir tué un et blessé deux, il joignit Attale dont la valeur était connue de tous ceux qui le connaissaient. Il se fit donc alors un âpre combat entre ces deux braves durant que ceux qui accompagnaient Andronice se défendaient contre ceux qui étaient avec Attale. Ils eussent pourtant succombé sous le nombre si Hortense qui avait résolu de vaincre ou de mourir, n'eût fait des choses extraordinaires et s'il ne se fût hâté d'ôter un chef à des gens qui étaient deux fois autant que ceux qu'ils combattaient. Comme un sentiment de gloire et de reconnaissance redoubla sa valeur naturelle et que la fortune se trouva d'humeur à le favoriser, il blessa Attale en trois endroits et le dernier coup qu'il lui donna lui traversant le corps, il tomba comme mort de son cheval. Si bien que les siens le voyant en cet état, quelques-uns coururent à lui, les autres furent à Hortense pour venger leur maître, et une partie de ceux qui avaient environné

le chariot d'Andronice s'enfuit. Mais comme la victoire d'Hortense lui avait encore élevé le cœur, il se défit bientôt de ceux qui l'avaient attaqué après la chute d'Attale, que quelques-uns des siens emportèrent comme ils purent, durant que les gens d'Andronice secondant le courage d'Hortense, l'aidèrent à achever de vaincre. Ainsi, après avoir mis en fuite ou hors de combat, tous ceux dont ils avaient été attaqués, le chariot recommença de marcher et Hortense marchant le dernier, afin d'être le premier à combattre s'ils étaient suivis, fut assez heureux pour sortir de cette aventure, sans avoir été blessé quoique ses habillements eussent été percés en plusieurs endroits. Il est vrai qu'il y eût trois des gens de la Princesse de Messenie qui furent si blessés, qu'il fallut les laisser au premier village qu'on trouva. Andronice, pour plus de sûreté ne voulut pas s'arrêter au lieu où elle avait eu dessein de coucher, et elle marcha tant que ses chevaux purent aller, afin de s'éloigner plutôt d'un lieu où il lui était arrivé une si cruelle aventure. Je ne vous dis point, Madame, tout ce que dit cette princesse à Hortense, ni durant le chemin, ni lorsqu'elle fut arrivée au lieu où elle devait se reposer, car j'ai tant d'autres choses à vous dire, que je ne dois pas m'amuser à des choses qui ne sont pas nécessaires. Vous pouvez aisément vous imaginer ce que peut dire une princesse reconnaissante qui a beaucoup d'esprit, et ce que peut répondre un brave modeste qui croyait avoir encore plus reçu qu'il n'avait rendu. Mais je vous dirai qu'Hortense qui était adroit, chercha l'occasion de se faire instruire de l'état de la Cour où il allait, afin d'y pouvoir agir avec plus de prudence. Ce qui venait d'arriver lui donnait même encore davantage de curiosité, si bien qu'ayant déjà fait amitié avec deux hommes de qualité qui avaient accompagné cette princesse, principalement avec un qui se nommait Eumene et qui avait de la vertu et de l'esprit, il se mit à l'entretenir, un soir, en particulier. « De grâce généreux Eumene, lui dit-il après plusieurs protestations d'amitié, veuillez instruire un malheureux étranger, qui regarde déjà la Messenie comme son pays puisqu'il peut espérer d'y acquérir un ami comme vous.

— Comme vous avez beaucoup de mérite, répliqua Eumene, je serai fort aise de vous parler avec sincérité, car la Cour où vous venez est plus difficile à bien connaître que vous ne pensez, et la guerre où le Prince Melanthe est engagé est plus fâcheuse que vous ne croyez. C'est pourquoi il ne vous sera peut-être pas inutile de vous accorder ce que vous demandez.

— Mais la guerre que fait le Prince de Messene, répliqua Hortense, n'est-elle pas en Elide, qui n'est pas un grand pays ?

— Oui, reprit Eumene, mais comme c'est un pays consacré aux dieux, le dessein de l'usurper paraît criminel presque à tous les peuples de la Grèce, et particulièrement à ceux du Péloponnèse, comme vous le pouvez savoir puisque vous avez demeuré à Corinthe.

— Je le sais sans doute, reprit Hortense et je n'ai pas été si longtemps à Corinthe sans avoir entendu parler d'Elis, de Pise, et du célèbre temple d'Olympie,

et sans avoir su tous les privilèges de ce pays qui fut consacré aux dieux après l'ancienne guerre des Heraclides.

— Je crois bien qu'Hortense savait tout cela, interrompt agréablement Plotine, mais comme Valérie, Cefonie, ni moi, n'en savons rien, n'allez pas si vite je vous en prie, et dites-nous, je vous en conjure, tout ce que vous savez d'Elis, de Pise et d'Olympie, car j'en ai ouï parler assez confusément pour avoir envie d'en être mieux instruite, principalement depuis que je sais que c'est le pays d'Elismonde. »

Valérie et Cefonie ayant témoigné qu'elles étaient du sentiment de Plotine, Merigene reprit son discours en ces termes : « Ce que vous voulez savoir, Madame, est sans doute digne d'être su et à parler sincèrement, il est presque aussi nécessaire que vous le sachiez pour entendre bien la suite de cette histoire, qu'il était utile à Hortense de le savoir pour être capable de profiter des conseils d'Eumene. Je ne vous dirai pourtant pas tout ce que l'on dit de l'origine de ces peuples. Pour les Messeniens, ils disent qu'ils ont été sujets de Menelaus fils d'Atrée, et frère d'Agamemnon roi de Sparte. Qu'ensuite, les neveux d'Helle furent leurs maîtres, qu'après eux un Prince de Cyparisse appelé Melanthe, chassa ceux qui régnaient et se fit souverain du pays, et que depuis, ses successeurs ont toujours régné en Messenie. En effet, le Prince de Messenie, frère de la Princesse Andronice, s'appelait Melante, comme celui dont il disait être descendu et il eût toujours régné paisiblement si l'ambition ne lui eût pas fait entreprendre la guerre où il s'engagea. Cependant, il avait de quoi être content, car la Messenie est un pays si bon, si fertile et si agréable, qu'il n'y a que la Laconie qui l'égalé. Il n'est ni trop froid en hiver, ni trop chaud en été, et le fleuve Pamise qui court rapidement se jeter dans la mer, le traverse si justement par le milieu que tous ceux qui l'habitent ont part à la commodité qu'apporte cette rivière. Ce pays est borné par la mer, et du reste, il est enfermé entre la Laconie, l'Arcadie, et un petit coin de terre qui s'appelle la Trisilie, entre Pise et la Messenie. Mais Madame, comme il importe encore plus que vous connaissiez le pays que le Prince Melante voulait usurper, que le sien propre, il faut que je vous parle un peu plus longtemps d'Elide que je ne vous ai parlé de Messenie. Elis, qui en est la principale ville, n'est pourtant pas une des plus anciennes du Péloponnèse, car elle n'était pas, du temps d'Homère, mais elle est si célèbre par cent autres choses, aussi bien que Pise et Olympie qui sont fort proches l'une de l'autre, qu'il n'y en a point qui le soit plus. Pour les Princes de Pise, ils ont été autrefois très puissants. Enomaus et Pelops son successeur, qui en ont été souverains, sont connus de tout le monde par leurs aventures extraordinaires. Mais comme je ne veux pas vous importuner par un long récit de ces anciennes guerres qui mirent le désordre dans toute la Grèce et principalement dans le Péloponnèse, je veux seulement reprendre les choses à l'endroit qui vous peut faire savoir d'où sont venus les privilèges extraordinaires dont a joui durant tant d'années le pays d'Elis, de Pise, et d'Olympie.

TABLE DES MATIÈRES

Quatrième partie – Premier livre.....	7
---------------------------------------	---

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -

Couverture : vergé blanc naturel 220g. Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80g.

Police Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.

Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.

Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : mars 2024



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Durant que Clélie augmentait tous ses malheurs par la crainte d'être encore plus malheureuse, Valerius qui était alors seul consul, avait auprès de lui Herminius, Amilcar, et Zenocrate qui venait d'arriver de Clusium pour lui apprendre plusieurs nouvelles importantes et fâcheuses. Mais, comme il ne les disait d'abord qu'en tumulte, Valerius le pria de les vouloir dire un peu plus particulièrement. « Dites-moi donc auparavant, reprit Zenocrate, si vous voulez que je vous parle de Tarquin, de Porsenna et de la Princesse des Leontins, devant que de vous dire ce que je sais d'Aronce, dont le destin a sans doute été fort extraordinaire.

— Aronce est un si grand prince, reprit Valerius, il a si bien servi Rome à la bataille que nous venons de gagner, et il nous importe si fort que le Roi son père, ne soit pas dans les intérêts de nos ennemis, que je serai bien aise de savoir ce qu'il est devenu.

— En mon particulier, ajouta Herminius, l'amitié que j'ai pour ce prince me fait désirer ardemment d'apprendre son aventure !

